

VI. Le fonctionnement des *haciendas* et les productions du *corregimiento* de Piura.

Les *hacendados* cherchaient-ils effectivement à accroître la production et les bénéfices de leurs domaines ? Quelle fut la rentabilité des capitaux investis dans l'agriculture, quels étaient les marchés des *haciendas* de Piura ?

Ces questions sont le thème de ce chapitre. Dans une première partie, nous analyserons les fluctuations de la production régionale à travers la dîme. Puis nous examinerons le fonctionnement et les revenus de quelques *haciendas* à travers leur comptabilité. Enfin, nous étudierons la destination des produits de l'agriculture et de l'élevage afin d'apprécier les débouchés et la taille du marché dont s'accommodaient les grands domaines de Piura.

a. La dîme et l'évolution de la production régionale

La dîme est pratiquement le seul indicateur de l'évolution du niveau de production agricole et par là, de l'état général de l'économie régionale⁴¹⁹. Son utilisation sur la longue durée présente cependant des problèmes d'ordre méthodologique. D'abord, il convient de se demander qui payait la dîme et d'en mesurer les taux tout en s'assurant que l'assiette ne se modifia pas entre la fin du 16^{ème} siècle et le milieu du 19^{ème} siècle⁴²⁰. Ensuite, les chiffres dont nous disposons ne sont pas les sommes réelles récoltées chaque année auprès des producteurs, mais au mieux les montants des affermages biennaux de la perception de la dîme. Ces montants ne reflétaient que les prévisions sur les récoltes de deux années à venir. Enfin, ces valeurs ne sont que nominales et devraient être déflatées avant de permettre des conclusions sur l'évolution réelle de la production régionale.

⁴¹⁹ La rente foncière est un autre moyen d'aborder cette question, mais l'établissement sur une longue période de fermages suivis d'une même hacienda est pratiquement impossible. L'évolution des affermages d'exploitation ne pourra donc tout au plus que compléter les séries décimales. D'ailleurs, comme l'indique J. Bottin (1983: p.158), la rente foncière est plutôt un instrument de mesure de la conjoncture sociale que de la production.

⁴²⁰ Pour le Pérou, les historiens en sont encore à se demander si les Indiens étaient exemptés du paiement de la dîme. Cf. M. Haitin, "Prices, Market, and the agricultural crisis of the late eighteenth century in Peru, dans *JbLA*, 1985, n°22, pp. 170-171 ; M. Carmagnani, *Le Chili (1680 -1830)*, p.195.

LE MODE DE PRELEVEMENT DE LA DIME ET SA REPARTITION.

D'après un rapport présenté par le curé de Piura aux autorités supérieures, il ne fait aucun doute que dans la région, les Indiens payaient la dîme, même s'ils contribuaient sur la base de taux divers et surtout, différents des Espagnols :

...ce dont je dois informer son excellence, au sujet des us et coutumes qu'ont les Indiens des pueblos de cette province de Piura de payer la dîme à notre Sainte Mère Eglise, est que du bétail bovin et chevalin, ils en payent un de dix, et de même pour le blé, mais que des pommes de terre, de l'ail, des pois et des légumes, ils ne payent rien, alors qu'ils sèment et récoltent plus de ces fruits que de blé, ceci étant ainsi [...] dans les villages de la sierra, mais dans les vallées et *haciendas*, ils payent de dix un, tant du bétail que des autres fruits car telle est la coutume qu'observent les indiens de ces lieux depuis des temps immémoriaux, à l'exception des indiens du pueblo de Colan qui des semences de la terre ne payent qu'une sur vingt et non une sur dix...⁴²¹.

Ce rapport se fondait sur le témoignage d'anciens fermiers de la dîme aux avis divergeants. Il se conformait en tout point à la déposition de don Antonio de Salcedo qui avait été fermier de la dîme pour Ayabaca en 1719 et 1720, ou encore à celle de don Francisco de Irrazabal y Andía, fermier de la dîme pour Huancabamba en 1749 et 1750. En revanche, il omettait les avis d'autres fermiers selon lesquels les Indiens ne payaient que le vingtième des cassonades, ou le dixième des fromages produits par le lait d'une vache sur trois⁴²².

⁴²¹ AGN, Derecho Indígena, leg. 18, cuad. 313, 1764 : "*en cumplimiento de la superior orden de su excelencia y de lo pedido por el señor fiscal en su ultima visita de lo que debo informar a su excelencia serca de los usos y costumbres que tienen los yndios de los pueblos de esta provincia de Piura de pagar los diezmos a Nuestra Santa Madre Iglesia es que de los ganados bacunos y caballeros pagan de dies uno y del trigo lo mismo, pero de las papas , ajos, alberjas, quinina y legumbre no pagan cosa alguna, siendo assi que de estos frutos sembran y cosechan mas que del trigo, esto es Excelentissimo Señor en los pueblos de la sierra, pero en los de los balles y haziendas pagan de dies uno assi de los ganados como de los demas frutos por que esta es la costumbre que de immemorial tiempo desta parte han observado los yndios para pagar su diezmos y los diezmeros para cobrar los, a excepcion de los indios del pueblo de Colan, que de sus semillas de la tierra, pagan uno de veinte, y no de dies, arreglando se dicho pueblo, que es cuanto en particular puede y debo informar a su Excelencia con verdad y asi lo juro por Dios Nuestro Señor y una señal de cruz, segun dicho. Piura, Agosto nueve de mill setecientos sesenta y cuatro año. Manuel Seminario y Saldivaz*".

⁴²² AGN, Derecho Indígena, leg. 18, cuad. 313, 1764.

Dans le cas des exploitations espagnoles, l'assiette du prélèvement décimal était simple : les comptes des grandes propriétés montrent que les *hacendados*, de la *sierra* comme de la côte, avaient à livrer précisément la dixième partie de leurs récoltes et le dixième de la reproduction du bétail (sans escompter les frais de production, les semences).

Le droit de percevoir la dîme était en principe adjugé au dernier enchérisseur pour une période de deux ans. Divisé en cinq perceptions - Huancabamba, Ayabaca, Santa Ana, La Chira et Tumbes, Catacaos - le fermage de la dîme de Piura était parfois fractionné et distribué entre plusieurs fermiers.

Qui étaient les fermiers de la dîme ? Le plus souvent les grands propriétaires fonciers même : nous savons par exemple d'après son testament que le capitaine don Sebastian Fernandez Morante, propriétaire de Yapatera et de Malingas, fut plusieurs années de suite le fermier de l'ensemble de la dîme au 17^{ème} siècle. Pour la biennale 1761-1762, le «gros» de la dîme était affermé par l'*alferez real* don Juan Gervacio de Taboada propriétaire de La Matanza, Pabur et Chapica ; pour la biennale 1775-1776, par le *regidor* don Luis de Mesones y la Portilla, propriétaire de Culucan et Coloncolon.

Lorsque l'affermage de la dîme était fractionnée par circonscription, il fallait toujours compter un ou deux grands propriétaires parmi les cinq fermiers. Pour la biennale 1777-1778, trois au moins des quatre fermiers étaient des *hacendados*.

Tableau 78 : les fermiers de la dîme pour la biennale 1777-1778.

Fermiers	circonscription	montant de l'affermage
Tiburcio Sandobal	La Chira	3333
Don Felipe Gutierrez	Huancabamba	4242
Don Francisco y don Miguel Garces	Ayabaca	5050
Capitaine don Manuel de León	Santa Ana et Catacaos	4393

Source : AEP. Col. c. civ., leg. 6, exp. 71, 1772, f.69.

Le paiement du montant de l'affermage ne s'effectuait pas immédiatement. Dans les faits, le règlement s'échelonnait parfois sur plusieurs années. Le fermier de la dîme de Catacaos pour la biennale de 1743-1744 devait ainsi toujours en 1764, plus de vingt ans après la mise aux enchères, un reliquat de 186 pesos 6 réaux au *comisario*, l'ecclésiastique chargé du recouvrement des affermages.

Selon Alberto Flores Galindo, la dîme consacrait la "victoire des villes sur les campagnes" parce qu'elle drainait le surplus agricole vers les centres urbains⁴²³. Mais pour le *corregimiento* de Piura, elle signifiait surtout la fuite d'environ 8 pour cent de ses revenus agricoles vers les caisses de la couronne et de l'évêché de Trujillo. Pour l'essentiel, le

⁴²³ A. Flores Galindo, *Aristocracia y Plebe, Lima 1760-1830*, p. 46.

montant de l'affermage revenait à l'Eglise. En 1760, don Juan Gervacio de Taboada emporta les enchères en offrant 20.500 pesos pour la biennale 1761-1762. Les trois quarts de cette somme revinrent au chapitre et à l'évêque de Trujillo. "Deux neuvièmes", dans les faits, précisément 2.121 pesos 4 réaux soit 10,35 pour cent, constituaient le *Real Noveno*, et furent versés aux caisses royales⁴²⁴. Un premier "neuvième et demi", en réalité 1.590 pesos 7 réaux soit 7,76 pour cent, était affecté à la réfection et la fabrication d'églises, et un second au fonctionnement de l'hôpital de Piura. Ainsi, 15,5 pour cent seulement du montant de l'affermage de la dîme étaient versés à des institutions locales, alors que 84,5 pour cent étaient récupérés par la couronne et l'évêché de Trujillo.

LA DÎME ET L'ÉVOLUTION DE LA PRODUCTION AGRICOLE ENTRE 1600 ET 1860.

Le montant de la dîme de Piura n'est disponible en série, dans l'état actuel des connaissances, qu'à partir de la fin du 17^{ème} siècle. Cependant, entre 1690 et 1759, sa lecture est particulièrement compliquée, puisqu'elle se fait indirectement à travers les chiffres des caisses royales qui recueillaient le *noveno*, une partie seulement de la dîme que nous avons chiffrée à 10,35 pour cent⁴²⁵. Entre 1760 et 1860, nous avons par contre à notre disposition de manière assez suivie, les cahiers des charges des affermages de la dîme. Ils détaillent, par sous-régions, les montants de l'affermage sur deux ans et les paiements effectués par les fermiers au *comissario* chargé du recouvrement de ces montants⁴²⁶. Cette deuxième série se révèle plus fiable que celle des caisses royales, puisqu'elle reflète directement les espérances de récolte des fermiers de la dîme, alors que la première n'indique en réalité que les sommes que le fermier remettait - irrégulièrement - aux officiers du roi.

Avant de traduire les fluctuations de ces séries en indices de la conjoncture agraire, il faut examiner les traits généraux de la croissance de la production agricole depuis les premières indications, épisodiques, des montants de la dîme au 17^{ème} siècle jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle.

⁴²⁴ Faisant référence à la *Recopilación de Leyes de Indias*, Carmagnani affirmait que la répartition du montant de la dîme se faisait en divisant le total en quatre parties égales : une pour l'évêque, une autre pour le chapitre ecclésiastique, et les deux autres divisées à leur tour en neuf parties égales, dont deux pour la Couronne, trois pour la construction d'églises et quatre pour rétribuer le clergé. Il concluait alors que la Real Hacienda percevait 11,1 pour cent de la valeur totale de la dîme adjudgée (Le Chili (1680-1830), pp.195-196). A Piura, pour le moins à partir de la seconde moitié du 18^{ème} siècle, cette formule ne s'appliquait pas puisque les comptes des commissaires montrent régulièrement que la part du *Real Noveno* est de 10,35 pour cent.

⁴²⁵ Tepaske, John; Klein, Herbert. **The royal treasuries of the spanish empire in America, vol. I, peru.** pp. 422-445. et AGN, C17 Cajas Reales, Piura, leg. 1 -20.

⁴²⁶ Cf. annexe 2.

Les informations sur les montants d'affermage de la dîme de Piura sont pratiquement inexistantes avant le milieu du 18^{ème} siècle. Une seule indication du montant global est disponible pour le 17^{ème} siècle : en 1653, Diego de Mogollon engageait ainsi 4.747 pesos 4 réaux pour devenir le fermier général⁴²⁷. Aucun autre affermage de l'ensemble de la dîme n'a ensuite pu être localisé avant 1761, lorsque don Juan Gervacio Taboada versa 20.500 pesos pour la biennale 1760-1761, soit 10.250 pesos par an⁴²⁸. Vu le montant nominal des affermages, la production agricole de la région aurait doublé entre ces deux dates. Par la suite ce montant devait atteindre plus de 26.000 pesos pour la biennale de 1793-1794, chuter avec la sécheresse de la fin du 18^{ème} siècle, puis s'établir de nouveau autour de 25.000 pesos dans la première décennie du 19^{ème} siècle. A partir de 1829, la baisse est constante et en 1841, le montant nominal de l'affermage n'atteignait même plus celui de 1653, c'est à dire 8.875 pesos pour la biennale 1841-1842, soit 4.437 pesos par an. La production agricole du milieu du 19^{ème} siècle avait-elle baissé au niveau de celle du milieu du 17^{ème} siècle ? Dès la biennale suivante, la dîme reprenait une partie du terrain perdu et s'établissait finalement aux alentours de 6.000 pesos par année pour la décennie de 1850.

Selon ces premières indications, le niveau de la production régionale n'aurait pas tout à fait triplé entre le milieu du 17^{ème} siècle et la fin du 18^{ème}, et aurait atteint son apogée dans la dernière décennie du 18^{ème} siècle et le début du 19^{ème} siècle (si l'on ne tient pas compte de la sécheresse conjoncturelle). A partir de l'indépendance, à première vue, la valeur de la production agricole et de l'élevage connaît une forte réduction et se stabilise au milieu du 19^{ème} siècle à un niveau moitié moindre qu'à la fin du 18^{ème} siècle.

⁴²⁷ ADP. Juan de Morales, leg. 54, 1654, f. 148.

⁴²⁸ AEP. Epoca colonial, c. civ., leg. 5, exp. 63, 1770.

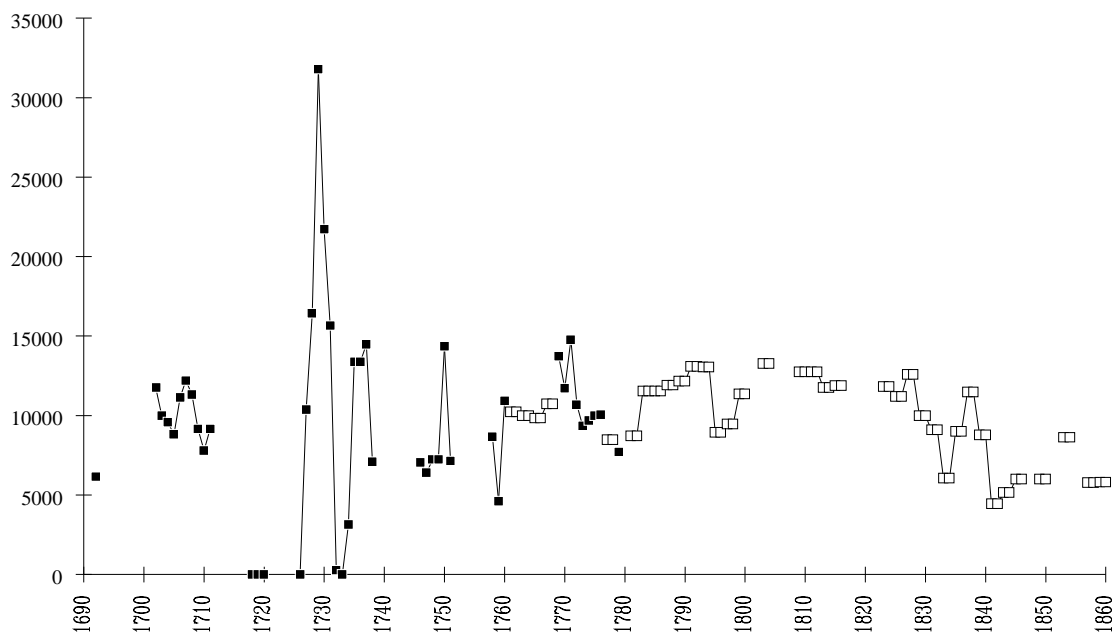


Figure 11 : évolution du montant de l'affermage de la dîme (d'après une moyenne mobile de trois ans calculée à partir du *noveno* entre 1690 et 1778, et le montant réel des affermages entre 1760 et 1860)

La courbe de la dîme entre le début du 18^{ème} siècle et les premières décennies du 19^{ème} siècle mérite d'être détaillée. Une moyenne calculée à partir du *noveno* remis au caisse royale entre 1700 et 1711, montrait que le droit de collecter la dîme était déjà affermé pour plus de 10.000 pesos par an au début du 18^{ème} siècle ; entre 1690 et 1692 encore, cette moyenne dépassait à peine 6.000 pesos. De 1727 à 1738, le montant de l'adjudication de la dîme atteignait même 12.300 pesos annuellement en moyenne. Selon le *noveno*, l'essentiel de la croissance de la valeur de la production agricole et de l'élevage se serait concentré entre 1690 et 1730, à un taux de croissance légèrement inférieur à 2 pour cent par an.

Mais, ensuite, tout porte à croire qu'une crise frappa de plein fouet la région : entre 1746 et 1751, les fermiers n'offraient pas plus de 8.000 pesos environ par an pour la dîme. Selon un *cabildo abierto* du 19 septembre 1740, dès le début de la décennie, l'ensemble du *corregimiento* de Piura était en crise, les *haciendas* au plus mal, et le bétail mourrant. Mais cette vision apocalyptique devrait être considérée avec précaution car elle avait pour intention d'éviter la contribution à l'effort de guerre exigée par le vice-roi. A la même époque, les entrées fiscales du port de Paita diminuaient fortement. Dans la seconde moitié de la décennie des années 1730, la valeur des exportations dépassait en moyenne allègrement les 100.000 pesos, alors que les chiffres connus de la décennie 1740 ne

dépassaient pas 50.000 pesos. L'essentiel de cette chute était due à la diminution des exportations de quinine, plus qu'à celle des produits de l'agriculture et de l'élevage⁴²⁹.

A partir de 1760, le niveau de la dîme atteignait de nouveau celui de 1730, sans pour autant le dépasser de manière significative. Dès le premier tiers du 18^{ème} siècle, la production avait gagné un niveau qu'elle ne dépasserait pratiquement plus au cours de l'époque coloniale.

Les variations du montant global de la dîme ne reflètent cependant pas l'évolution très diverse des différents espaces à l'intérieur de la région. De plus certaines données pour des circonscriptions particulières de Piura sont disponibles dès la fin du 16^{ème} siècle et permettent de se faire une idée de l'évolution de la production au 17^{ème} siècle : il paraît donc intéressant de revenir sur les montants des affermages de la dîme pour des circonscriptions particulières de Piura afin de mieux circonscrire les phases de croissance et de stagnation décelées auparavant.

La période 1590-1700

La première indication d'un montant d'affermage partiel date de l'année 1590 pour le *corregimiento* de Piura, lorsque Juan de Morales, fermier général de la biennale 1589-1590, sous-afferma le *partido* d'Ayabaca à Pedro de Neyra pour 320 pesos de 8 réaux⁴³⁰. En 1680, la circonscription était affermée pour 1.240 pesos à l'année et en 1711, pour 5.200 pesos sur deux années. En 121 ans, le niveau de la production de cette province aurait donc été multiplié par 16, soit un taux de croissance annuel d'environ 2,3 pour cent.

En 1636, le fermier général, don Pedro de Balladares, sous-afferma la perception de la dîme de Huancabamba, Sondor, Sondorillo et Huarmaca au capitaine Juan Cortes Carrasco pour 710 pesos. En 1716, don Joseph Venegas Machuca affermait la dîme de la dite circonscription à l'année pour 1.800 pesos. Dans ce cas, la valeur de la production de l'agriculture et de l'élevage aurait été multiplié par 2,5 en 80 ans, soit un taux de croissance annuel de l'ordre de 1,2 pour cent.

La perception de la dîme de la circonscription du Chira et de Tumbes avait été adjugée pour 850 pesos en 1658. En 1662, ce chiffre était descendu à 810 pesos et en 1680, à 800 pesos. Une trentaine d'années plus tard, en 1711, la dîme annuelle de ce même *partido*, s'élevait à 1.700 pesos. Entre 1680 et 1711, elle aurait crû à un taux annuel de 2,5 pour cent, alors qu'elle avait stagné après le milieu du 17^{ème} siècle.

Enfin, dernier cas, la circonscription de Santa Ana - en gros la vallée du Haut-Piura - était adjugée pour 400 pesos en 1680. Pour la biennale de 1744-1745, le montant de

⁴²⁹ Cf. J. Schlüpmann, Commerce et navigation dans l'Amérique Espagnole Coloniale : le port de Paita et le Pacifique au XVIII^{ème} siècle, dans **Bull. Inst. fr. études andines**, 1993, 22 (2).

⁴³⁰ ADP. Juan Vaquero, leg. 136, 1590, f. 94.

l'affermage s'éleva à 3.838 pesos : le niveau de la production annuelle avait été multiplié par 4,8 en 64 ans, soit un taux de croissance moyen de 2,5 pour cent annuellement.

Entre le milieu du 17^{ème} siècle et le milieu du 18^{ème} siècle, le montant global de la dîme avait doublé, soit un taux de croissance d'environ 0,6 pour cent seulement ; selon le *noveno*, dès les premières années du 18^{ème} siècle, le montant de la dîme atteignait 10.000 pesos par an. Répartie sur les cinq circonscriptions, la brusque accélération de la croissance aurait eut lieu au cours des dernières décennies du 17^{ème} siècle, mais que dès la première décennie du 18^{ème} siècle, cette expansion était brusquement ralentie. Dans le cas d'Ayabaca par exemple, à partir de 1711, la dîme n'évolua plus que très lentement, et stagna même pendant la première moitié du 18^{ème} siècle. Deux périodes se distinguent dans l'évolution de la production régionale : une période longue de croissance soutenue entre la fin du 16^{ème} siècle et la seconde moitié du 17^{ème} siècle ; une période de croissance exceptionnelle dans les dernières décennies du 17^{ème} siècle.

L'évolution de la dîme dans les différentes provinces de Piura souligne donc que le 17^{ème} siècle est bien un siècle de croissance généralisée pour l'ensemble de la région.

La période 1700-1800

Pour Ayabaca, en 1739-1740, le montant s'affermait de nouveau pour 5.200 pesos (sans compter la taxe de 1 pour cent), mais en 1763-1764, il s'abaissait même à 4.850 pesos. Il n'augmenta ensuite réellement que dans la dernière décennie du 18^{ème} siècle, pour s'établir, malgré la sécheresse de la fin du siècle, vers 7.000 pesos au début du 19^{ème} siècle. Entre les biennales de 1711-1712 et 1803-1804, le montant de la dîme avait été multiplié par 1,3, soit un taux de croissance moyen de 0,3 pour cent seulement. Pour la vallée du Chira, il faut constater un léger accroissement entre 1711 et 1763, puisque la dîme fut multipliée par 1,4 en 50 ans environ (taux de croissance annuel de 0,7), puis une expansion plus marquée jusqu'au début du 19^{ème} siècle lorsque la dîme fut affermée pour plus de 7.000 pesos (la sécheresse de 1790-1800 ayant particulièrement affectée la côte au cours des dernières années du 18^{ème} siècle). Entre 1764 et 1803, le taux de croissance annuel s'élevait donc à 1 pour cent.

Là encore, deux phases marquent la période de 1711-1800. Une première phase, de 1711 à 1760 environ, de stagnation et même de réduction et une deuxième phase, entre 1760 et 1800, de petite croissance.

La période 1800-1850

Entre 1803-1804 et 1827-28, le montant de l'affermage de la dîme par biennale se maintint légèrement en dessous d'un plafond d'environ 26.000 pesos. Puis, il s'écroula dans la décennie de 1830, et malgré un sursaut entre 1835 et 1840, se stabilisa alors autour de 12.000 pesos. Selon les montants partiels des affermages en 1855, seule année pour laquelle nous ayons ces informations et encore incomplètes puisqu'il y manque le montant pour

Ayabaca, les circonscriptions auraient toutes été affectées dans les mêmes proportions par la chute de la production agricole et de l'élevage.

Tableau 79 : la dîme par circonscription entre 1680 et 1823.

Année	1680		1711		1763		1793		1823	
	Montant	%	Montant	%	Montant	%	Montant	%	Montant	%
Huancabamba	1.184 ^a	29	-	-	2.350	24	2.222	17	1.750	15
Ayabaca	1.240	30	2.600	-	2.425	24	3.030	23	2.100	18
Catacaos	500	12	-	-	454	5	354	3	325	3
Chira-Tumbes	800	19	1.700	-	2.400	24	3.358	26	3.500	30
Santa Ana	400	10	-	-	2.375	24	4.090	31	4.150	35
Total	4.124	100	-	-	10.000	100	13.044	100	11.825	100

^acalculé en fonction du taux moyen de croissance entre 1636 et 1716

Les circonscriptions de la sierra de Piura furent les premières à se développer significativement au 17^{ème} siècle. En 1680, l'examen de la répartition des montants d'affermage, nous montre que les circonscriptions de Huancabamba et Ayabaca fournissaient près de 60 pour cent du montant total de la dîme, alors que les vallées de la côte ne s'acquittaient que de 40 pour cent de cette somme. A cette époque, la production de la circonscription de Catacaos, essentiellement peuplée d'Indiens constituait encore 12 pour cent du montant global de la dîme et celle des vallées du Chira, du Moyen et Haut-Piura seulement la moitié des dîmes de la *Sierra*. Au milieu du 18^{ème} siècle, les circonscriptions de Huancabamba, Ayabaca, Chira et Santa Ana se partageaient à part égale la presque totalité de la dîme, alors que la contribution de Catacaos était devenue insignifiante. Un demi siècle plus tard, en 1823, les rapports de 1680 s'étaient inversés : la production agricole et d'élevage des vallées du Chira et du Piura était devenue deux fois plus importante que celle de Huancabamba et Ayabaca. Pendant les deux premiers siècles de la colonisation, les montagnes de Piura furent donc privilégiées par l'expansion économique. Mais cette tendance s'inversa à partir de la seconde moitié du 18^{ème} siècle, quand les vallées irriguées de la côte, eurent rattrapé leurs retards accumulés au cours du 17^{ème} siècle.

Après nous être attaché aux phénomènes d'expansion et de rétraction macro-économiques, passons à l'observation micro-économique, celle des structures économiques de base "révélatrice des mécanismes du gain et de l'accumulation"⁴³¹. Afin de connaître les productions, l'évolution des rendements et la structure des revenus des grands domaines, il s'avère nécessaire étudier leur fonctionnement à partir de papiers privés, de leurs comptabilités.

⁴³¹ P. Vilar, *La Catalogne dans l'Espagne Moderne. Tome I: le milieu géographique et historique*, p. 24.

b. le fonctionnement des *haciendas*

L'étude du fonctionnement des *haciendas* de Piura et surtout de l'évolution de leurs revenus se heurte d'abord à un problème documentaire. En effet jusqu'à présent aucune comptabilité privée couvrant une période longue n'a pu être localisée. Du côté des laïcs, les grandes familles propriétaires de domaines au 17^{ème} ou 18^{ème} siècle n'ont semble-t-il pas gardé trace de la gestion de leur propriété dans la mesure ou la taille plutôt moyenne de l'entreprise et sa proximité de la capitale régionale ne demandait qu'une comptabilité primitive. Certains inventaires des plus grands domaines répertoriaient bien une documentation comptable, mais celle-ci ne semblait pas quitter l'officine de l'*hacienda*, rendant d'autant plus aléatoire sa conservation dans la longue durée.

De nombreuses études sur l'histoire agraire ont montré la richesse des comptabilités de domaines fonciers appartenant aux ordres religieux, tant en Espagne qu'en Amérique Espagnole. Les archives de ces ordres hébergent souvent les seules sources qui permettent une étude des prix, des rendements annuels des entreprises agricoles sur des périodes longue aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles⁴³². Cependant, la grande propriété religieuse ne fut pas caractéristique du *Corregimiento* de Piura. Outre le fait qu'aucune comptabilité des rares domaines qui furent un temps sous le contrôle de l'un des ordres religieux de Piura n'a pu être localisé, leur cas n'aurait pas été exemplaire.

Les comptes de tutelles - que l'on trouve dans certaines affaires judiciaires ou dans les registres notariaux - restent donc le seul matériel permettant d'examiner, chiffres à l'appui, le fonctionnement des *haciendas* de Piura. Ces comptes ont une durée très limitée et n'offrent que de petits aperçus difficilement généralisables de la gestion et du bilan d'exploitation des domaines. Ils concernent une période particulière de l'*hacienda* puisqu'ils étaient le plus souvent établis après le décès de l'*hacendado*, mais aussi après un séquestre de biens dû à une faillite personnelle, ou encore en raison d'une incapacité temporaire du propriétaire. Ces situations d'exception altéraient bien souvent le fonctionnement normal du domaine et gauchissent donc les résultats de l'exploitation.

De plus, nombre de ces comptabilités ne se limitaient pas à la gestion du domaine foncier mais incorporaient généralement les frais liés à l'exécution testamentaire, par exemple les coûts de l'enterrement du défunt propriétaire. De sorte qu'il est souvent difficile d'isoler les dépenses ou revenus qui intéressaient directement le fonctionnement de l'*hacienda*.

Toutefois, les comptabilités de tutelles présentent le plus souvent l'avantage d'être précédés - et même parfois d'être suivies - d'un inventaire de l'*hacienda*, ce qui permet de

⁴³² voir par exemple à ce sujet les travaux rassemblés par Jean-Pierre Amalric et Pierre Ponsot dans "L'exploitation des grands domaines dans l'Espagne d'Ancien Régime", CNRS, 1985.

mieux évaluer les variations du cheptel et d'avoir une idée de l'outillage et des infrastructures en jeu.

Au total, nous avons pu localiser une quinzaine de comptabilités de tutelles concernant les *haciendas* de Piura entre le 17^{ème} et le milieu du 19^{ème} siècle, pour la plupart établies à la fin du 18^{ème} siècle et début du 19^{ème} siècle⁴³³. Malheureusement, aucune de ces comptabilités détaillées ne dura plus de 5 ans. La plupart couvraient une période de 2 ou 3 années seulement. Malgré ce nombre limité de cas, une bonne part des différents types d'*haciendas* de la région est représentée.

⁴³³ Estancia del Naranjo : 1614-1618 ; Haciendas Tambogrande, Lengas, Somate : 1667-1669 ; Haciendas Chulucanas, Sapun : 28/11/1712 - 12/1713 ; Hacienda Sancor : 9/2/1748 - 23/2/1751 ; Hacienda Congoña : 3/1766 - 10/11/1770 ; Haciendas Serran, Gualcas, Casapite : 12/9/1779 - 18/8/1783 ; Haciendas Libin, Aranza : 18/9/1780 - 29/1/1783 ; Haciendas Pabur, La Matanza, Chapica : 5/12/1790 - 8/4/1795 ; Hacienda Chococá : 1795 (10 mois) ; Hacienda Jambur : 6/4/1796 - 1/09/1802 ; Hacienda Silagua : 1799 - 1801 ; Hacienda Culcapampa : 23/6/1800 - 3/1/1803 ; Haciendas Pariamarca, Sapse : 8/1801-6/1803 ; Haciendas Serran, Casapite : 1811-1812 ; Hacienda Simiris : 4/1812 - 1814 ; Hacienda Congoña : 1831-1835 ; Hacienda Matalacas : 1859 - 1859.

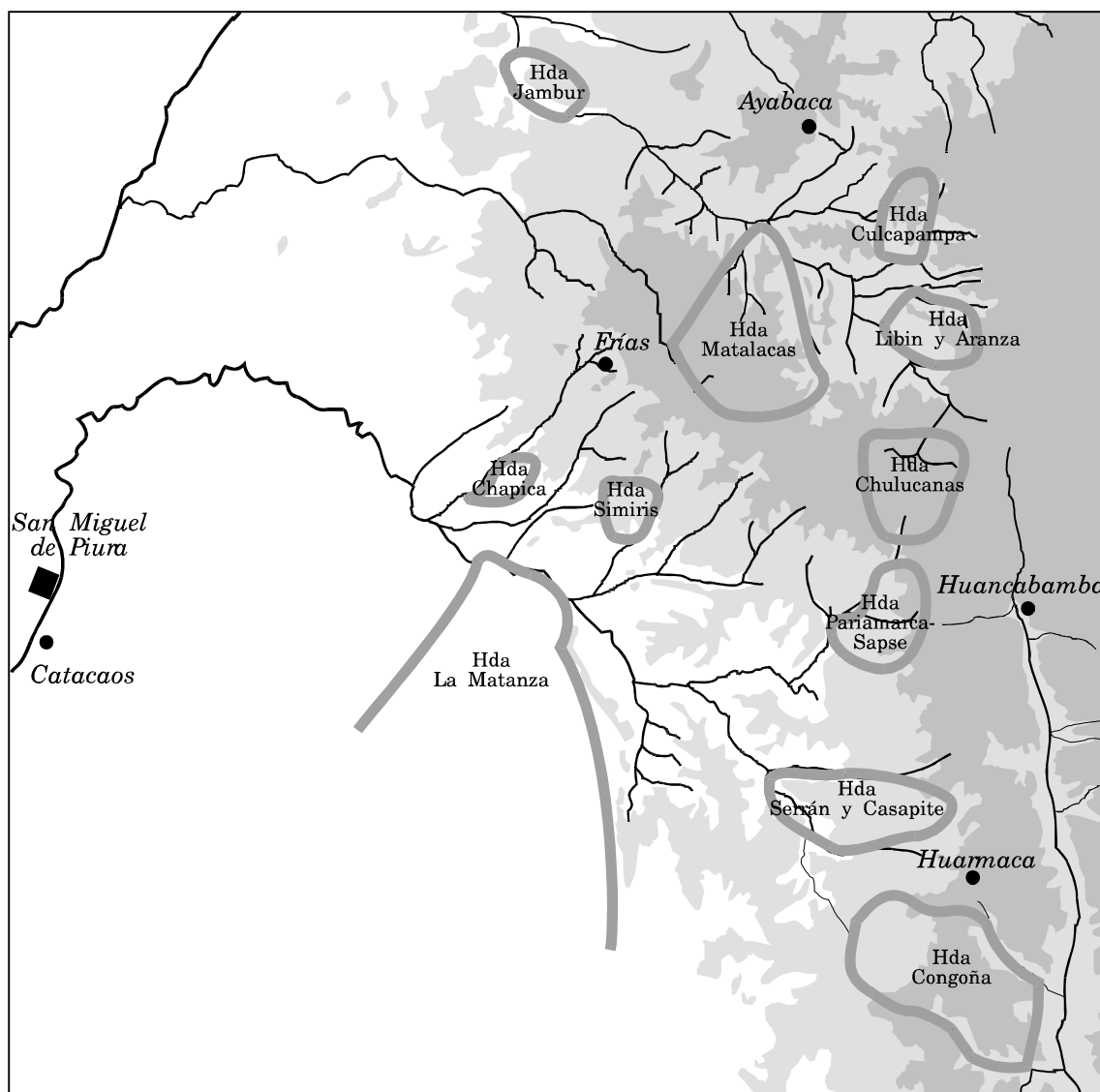


Figure 12 : localisation des haciendas ayant laissé une comptabilité.

Les sources pour le 17ème siècle sont rares : seules deux comptabilités ont survécu. L'une et l'autre sont représentatives d'une époque où le bétail est roi. Nous avons déjà étudié celle des *estancias* de don Geronimo de Sotomayor dans le chapitre 4. Nous analyserons ici celle d'une petite *estancia* de montagne.

L'étude du fonctionnement des *haciendas* principalement sucrières est plus facile à suivre. Là encore cependant, des comptabilités ne sont disponibles que pour des périodes tardives si l'on considère que la culture de la canne se développa au début du 18ème siècle. Celles que nous avons découvert pour quatre domaines datent de la fin du 18ème siècle et du début du 19ème siècle.

Nous nous pencherons ensuite sur les cas de polycultures au 18ème siècle, essentiellement les *haciendas* de montagne. La plupart de ces *haciendas* pratiquant aussi l'élevage, nous déterminerons pour chacune d'entre elles l'importance que revêtaient les productions du cheptel bovin ou équidé.

Enfin, nous étudierons la structure des revenus d'un domaine de la côte à la fin du 18ème siècle alors que l'élevage de petit bétail et l'industrie du savon est en déclin. Découvrirons nous, à travers les revenus, l'apparition et la montée des tenanciers mise en lumière par les rôles de l'*alcabala de cabezón* à partir de la seconde moitié du 18ème siècle ? Le développement de la conduite indirecte est-il chiffrable en part du revenu de l'exploitation ?

LES ESTANCIAS DU 17EME SIECLE

Nous avons vu qu'au 17ème siècle, hormis quelques exploitations vivrière dans le Haut-Piura et l'*hacienda* sucrière Yapatera, les domaines de la côte étaient consacrés à l'élevage de petit bétail : la comptabilité des *haciendas* de petit bétail de don Geronimo de Sotomayor montre que la production de ces domaines se limitait à de la graisse, des cuirs et de la viande.

Parallèlement à l'élevage du petit bétail sur la côte, l'élevage de la mule était devenu la deuxième spécialité du *corregimiento* de Piura dès le début du 17ème siècle. Il n'est donc pas étonnant que la seule comptabilité un tant soit peu détaillée que nous ayons pu trouver d'une *estancia* de montagne au 17ème siècle soit dominée par le négoce des mules. Le cas de l'estancia Naranjo dans la deuxième décennie du 17ème siècle est exemplaire des premières exploitations de la *sierra*.

L'estancia Naranjo entre 1614 et 1618.

La comptabilité de l'estancia Naranjo apparaît comme la première description de la production et des revenus d'une propriété foncière de Piura. Cette propriété appartenait à don Juan Rodriguez Porcel, *regidor perpetuo* de Piura, décédé en 1614. Elle se situait non loin de ce qui allait devenir le bourg de Chalaco, entre 1000 et 2000 mètres d'altitude. Cinq années après le décès de Porcel, sa veuve, en tant que tutrice de leur enfant mineur, fut tenue de rendre les comptes de l'exploitation du domaine entre 1614 et 1618⁴³⁴.

L'inventaire après décès de 1614 suggère une exploitation de taille très moyenne, principalement consacrée à l'élevage. A cette date, l'estancia comptait en effet 80 juments, 19 ânes et ânesses, et 62 vaches. Au cours des cinq années, 51 bovins et 70 mules nacqurent au sein des troupeaux. Cinq vaches et 7 mules furent prélevées pour la dîme de ces années, soit précisément 10 pour cent des naissances et plusieurs juments, ânes et vaches périrent accidentellement ou naturellement, diminuant d'autant le cheptel qui en 1618 se composait de 74 équidés et 95 vaches.

La presque totalité des mules servit à rembourser les dettes du défunt : pas moins de 25 mules au prix de 9 *patacones* et demi - soit 237 pesos 4 réaux - pour un certain Diego de

⁴³⁴ ADP. Corregimiento, c. ord., leg. 2, exp. 19, 1613, ff. 12-21vta.

Ribera, 14 mules - pour une dette de 185 pesos - à Juan de Mendoza et encore 11 mules au capitaine Bartholome Carreño, *encomendero* de Piura. Mais don Juan Rodriguez Porcel avait aussi été le débiteur de plusieurs indiens qui furent dédommagés au moyen d'une ou deux mules chacun. Après avoir acquitté toutes les obligations du défunt, la veuve avait conservée deux mules. Elle les vendit pour la somme de 20 pesos.

Les récoltes de maïs et la production de fromages procuraient les autres entrées d'argent de l'estancia. Des 105 fanègues de maïs récoltées, 40 furent abandonnées en nourriture au bétail du domaine et 65 furent vendues au prix d'un pesos la fanègue soit 65 pesos au total. Les 110 fromages obtenus au cours des années 1616, 1617 et 1618 furent, quant à eux, écoulés dans leur totalité entre 2 ou 4 réaux pièce, apportant un revenu de 47 pesos 4 réaux à l'estancia.

En considérant que toutes les mules auraient pu être vendues en moyenne à 10 pesos par tête, on peut estimer que plus de 85 pour cent des recettes de l'estancia auraient été le fruit de cet élevage, et qu'annuellement les recettes se seraient élevées à 160 pesos environ.

Le règlement des dettes en nature donne à penser que peu de numéraire était alors en circulation. Pourtant, les *mitayos*, les *yanacunas* étaient exclusivement rétribués en argent. Entre le 1er janvier 1614 et le 31 décembre 1618, la veuve de Porcel dépensa 303 pesos pour rémunérer les 3 *mitayos* de l'estancia et consacra 56 pesos au 4 *yanacunas* successifs du domaine. A part les frais de l'enterrement et les petites dettes de Porcel dont s'acquitta la veuve, les dépenses monétaires se limitaient aux salaires et à 11 pesos d'*alcabala*, de taxes sur les ventes. En gros, le revenu de l'estancia s'élevait à 442 pesos pour la période de 1614 à 1618, soit une moyenne annuelle de 88 pesos environ.

L'estancia de Naranjo ne devint jamais une très grande propriété foncière de Piura parce qu'entourée dès le début du 17ème siècle d'autres exploitations moyennes et aussi parce qu'au début du 18ème siècle son développement fut limité par la communauté de Pacaipampa qui cherchait désespérément les terres nécessaires à sa survie.

L'évolution des productions du domaine confirme cependant le déclin de l'élevage au 18ème siècle. En 1645, Juan Martines de Cordova "composait" pour 70 pesos ces mêmes terres de Carpinteros et Naranjo : l'exploitation se concentrait toujours sur l'élevage des mules et cultivait accessoirement une fanègue de "semences". Mais un siècle et demi plus tard, l'estancia, transformée en *hacienda*, avait transféré son "centre" vers les terres plus basses de Silaguá et abandonné l'élevage des mules sur ses terres hautes. En 1799, elle cultivait de la canne à sucre, du blé, du maïs, et produisait quelques fromages avec un troupeau de 91 vaches. Lors de la saisie après le décès de son propriétaire don Joseph Norberto de la Cruz y Castilla, ses revenus se répartissaient de la manière suivante : 36 pour cent provenaient de l'affermage du moulin, 31 pour cent de la production de sucre, 26 pour

cent de la culture du blé, 5 pour cent de la vente de fromages et 1,5 pour cent de la culture du maïs⁴³⁵.

Le cas de l'estancia Naranjo révèle donc que les premières exploitations de montagne percevaient la majorité de leur revenu de l'élevage des mûles. Dès le début du 17ème siècle cependant ces *estancias* produisaient aussi des fromages. Le maïs était alors encore la seule culture du domaine. Autre constat : l'apparition dès cette époque d'une main d'oeuvre libre rémunérée en numéraire.

LES *HACIENDAS* SUCRIERES ET LE DEVELOPPEMENT DE LA CULTURE DE LA CANNE A SUCRE.

A la différence de la province voisine de Lambayeque, la production de sucre à Piura est pour l'essentiel une activité du 18ème siècle et atteint probablement son apogée dans la seconde moitié de ce siècle. Parmi les *haciendas* de Piura, seule l'*hacienda* Yapatera cultivait des carrés de canne à sucre avant 1680. Mais dans la première moitié du 18ème siècle, les exemples de "démarrages" de la culture de la canne à sucre sont nombreux et cela même dans les régions les plus retirées de Piura. Dans son testament de 1769, par exemple, don Eusebio Sanchez Maldonado indiquait qu'il avait acquis l'*hacienda* Santa Cruz de Calvas - située au nord-est d'Ayabaca - vierge de toute culture de canne, et qu'à son décès il la laissait avec 7 carrés de canne de "Castille", un moulin à sucre en bois et 3 poêles⁴³⁶.

Malheureusement, aucune comptabilité ne vient éclairer le fonctionnement d'une *hacienda* produisant du sucre avant la fin du 18ème siècle. De plus, des quatres domaines illustrés par des comptes, seule Jambur comptait parmi les plus importantes *haciendas* sucrières de Piura. Les autres étaient où des domaines hétérogènes - Serrán et Casapite, Pariamarca et Sapse -, où de petites propriétés insignifiantes comme ce fut le cas de l'*hacienda* Chococá.

Les haciendas Serran et Casapite dans la seconde moitié du 18ème siècle.

L'inventaire de Serran et Casapite après le décès de don Joseph de Quevedo y Sojo en 1760, évaluait ces domaines à 12.800 pesos. L'*hacienda* comptait alors 7 esclaves, mais ne possédait qu'un moulin à sucre en bois. Selon l'exécution testamentaire, l'exploitation de onze carrés de canne à sucre rapportait environ 300 pesos en cassonades par an, celle d'une bananeraie de 1.000 pieds, 50 pesos par an. Le troupeau de 68 vaches sur Casapite produisait près de 50 fromages annuellement, soit 12 pesos 4 réaux seulement. La vente de quelques équidés complétait ces recettes de l'exploitation directe. Enfin, une bonne partie des revenus de l'*hacienda* provenaient des baux des 7 tenanciers de Serrán et des 5

⁴³⁵ AGN. Tierras y comunidades. Leg. 6, cuad. 51, 1744-1801, f. 18 : inventaire de l'*hacienda* Silaguá (1799) ; f. 31, comptes de tutelle.

⁴³⁶ ADP. Corregimiento, c. ord. leg. 35, exp. 733, 1769.

tenanciers de Casapite. La somme de ces baux qui s'étagaient entre 5 et 50 pesos s'élevait à environ 220 pesos⁴³⁷.

En 1779, les arrérages des cens grevant l'*hacienda* de Serrán motivèrent la constitution d'un syndicat de créanciers et le séquestre du domaine. La gérance du domaine fut alors déléguée à un administrateur tutélaire, don Juan Baptista de Saavedra. Ce dernier rendit les comptes quatre années plus tard⁴³⁸. Depuis 1760, l'*hacienda* avait fait l'acquisition d'un moulin à sucre en bronze, mais exploitait toujours le même nombre de carrés de canne et ne possédait plus que deux esclaves, l'un rachetant d'ailleurs sa liberté pour 100 pesos entre 1779 et 1783. Le troupeau de vaches avait diminué de moitié.

Selon le décompte de Saavedra, sur toute cette période, les recettes ne s'élevèrent qu'à 1.320 pesos 4 réaux. Ceux-ci étaient constitués en majorité des baux de tenanciers et des ventes de cassonades. L'*hacienda* ne vendait plus de fromages, ni de bananes. Pour justifier les faibles revenus de l'exploitation directe, Saavedra précisait cependant que les récoltes de canne à sucre avaient été sérieusement compromises en raison de son voyage à Lima et du retard de son retour car il y était tombé malade. Ainsi, en 1780, l'*hacienda* ne produisit aucun sucre malgré les dépenses effectuées à entretenir la canne. Toujours d'après l'administrateur, la pression de l'année suivante ne fut guère productive, la canne ayant souffert du manque d'eau et de la multiplication des rats. En somme, seule l'année 1782 avait réussi. En temps normal l'*hacienda* aurait donc probablement produit et vendu le double de cassonades.

Tableau 80 : les recettes des *haciendas* Serrán et Casapite entre 1780 et 1783.

Catégorie	Valeur en pesos	%
Affermages	615,5	46
Vente de cassonades	550	41
Ventes de bétail	173	13
Total	1338,5	100

Source : ADP. Cor. c. ord. leg. 40, exp. 832, 1779, f. 1-7.

Une bonne partie des dépenses étaient consacrées aux travaux de préparation de la canne. L'*hacienda* que l'administrateur tutélaire prenait en main ne cultivait plus qu'un carré de canne en mauvais état. Son premier travail consista alors à préparer un terrain pour en cultiver d'autres, puis à faire creuser des sillons et planter des boutures. Selon ses comptes, les 11 carrés de canne qu'il planta lui coûtèrent précisément 99 pesos. Il eut ensuite à rétablir le système d'irrigation - c'est-à-dire nettoyer les canaux, les entretenir, en ouvrir de

⁴³⁷ ADP. Corregimiento causas civiles, leg. 33, exp. 685, 1760.

⁴³⁸ ADP. Corregimiento c. ord., leg. 40, exp. 832, 1783, ff. 1-7 : "Cuenta y razon de lo q^e se me a entregado en las Haz^{das} de Serran Gualcas y Casapite y tambien lo q^e han producido estas en los quattros años q^e las he administrado desde 12 de sept^e de 79 asta el presente [18 agosto 1783] q^e se cumplira p^r dho sept^e...".

nouveaux - efforts qui lui occasionnèrent une dépense de 37 pesos, malgré les corvées gratuites imposées aux tenanciers. Enfin, il dut effectuer de fréquents sarclages pour retirer les mauvaises herbes qui étouffaient la canne : à raison de 4 sarclages par année à 12 pesos, le coût de ces travaux s'éleva à 144 pesos. L'un des carrés resté stérile, il dut le resemer et procéder à de nouveaux désherbages, soit une autre dépense de 13 pesos.

La coupe et l'éviction de la canne malade, de la première année, lui revinrent à 16 pesos. Les années suivantes, la préparation des tiges - qu'il fallait étêtées, émondées etc.. - avant de les porter au moulin lui demandait chaque fois 19 pesos. Finalement, malgré les deux esclaves de l'*hacienda*, il paya encore 168 pesos 3 réaux ½ en salaires de journaliers et 57 pesos 4 réaux pour rémunérer le *mayordomo* qui l'accompagnait dans la rouaison - *molienda* - et la fabrication du sucre. Sans compter, les dépenses consacrées à l'achat de l'outillage agricole, à la réfection du moulin, Juan Baptista de Saavedra déboursa 573 pesos pour seulement 3 récoltes ou rouaisons de canne.

Mais là ne s'arrêtaient pas encore les dépenses, puisqu'il fallut acheter des lessives pour purifier le vesou (10 pesos), façonner et emballer la cassonade (45 pesos), payer le transport à Piura (75 pesos), rémunérer la vendeuse (20 pesos) et régler la dîme (27 pesos 4 réaux) soit un montant supplémentaire de 177 pesos 4 réaux.

Avec des recettes qui ne dépassaient pas 550 pesos et des dépenses atteignant 850 pesos, l'exploitation de la canne à sucre sur Serrán semblait fortement déficitaire. En considérant toutefois que la récolte de la première année fut entièrement gâchée et que celle de la deuxième resta très inférieure à la moyenne, on peut estimer qu'une suite de récoltes non émaillées d'incidents auraient permis de doubler les ventes de cassonade sur ces trois années et permis d'obtenir des recettes de 1.100 pesos environ (la recette annuelle n'eut alors guère différé de celle de 1760). Dans ce cas cependant, les dépenses auraient elles-aussi augmenté légèrement puisque les frais d'emballage, de façonnage et de transport de la cassonade se multipliaient d'autant. Sur une aussi courte période et dans des circonstances si spéciales, il paraît donc bien hasardeux d'établir un bilan des revenus que procurait l'exploitation de la canne à sucre sur Serrán.

Tableau 81 : la répartition des dépenses de Serrán entre 1779 et 1783.

Dépenses	en pesos	%
Culture de la canne, rémunération de journaliers	515	43
Salaires de main d'oeuvre fixe	170	14
Réfections, constructions, achats d'outils	304	25
Conditionnement, transport, vente des cassonades	150	13
Alcabala de cabezon, Dîme	58	5
Total	1.197	100

Trente ans plus tard, en 1811, le décès du propriétaire de Serrán et Casapite, don Francisco García, entraîna de nouveaux comptes qui découvrent des résultats bien meilleurs

que ceux de 1783. Pour l'année 1811, la récolte de canne avait ainsi donné toute sa mesure puisqu'elle rapportait 1.412 pesos 6 réaux de recettes à l'exécution testamentaire. Le montant des affermage avait lui aussi fortement augmenté, s'élevant à 700 pesos.

Les dépenses quant à elles, étaient toujours constituées en majorité de la main d'oeuvre journalière employée pour la récolte et la roulaison de la canne, soit 402 pesos pour l'année, suivie par les frais de transport qui se montaient à 112 pesos. A cette époque, l'*hacienda* rémunérait encore 4 salariés fixes, dont 1 *yeguarizo*, 1 *baquero* et 2 *regadores* ce qui représentait une charge annuelle d'environ 100 pesos. Enfin, la commercialisation de la cassonade à Piura avait elle aussi demandé environ 100 pesos. Au total, les dépenses de l'année ne dépassaient guère 700 pesos⁴³⁹.

En tenant compte de la dîme, de l'*alcabala de cabezón* - la taxe foncière - qu'il restait à payer, on peut estimer que le revenu de l'*hacienda* en 1811 s'élevait à un chiffre record dépassant 1.300 pesos. Vu ce résultat, l'on comprend mieux pourquoi, en 1837, doña Luisa Carrion pouvait affermer l'*hacienda* Serrán à José Manuel Lopez pour 650 pesos par an⁴⁴⁰.

Au delà du calcul des revenus, cette succession de comptes nous montre surtout l'évolution de la structure des recettes des *haciendas*. Malgré d'importantes fluctuations des revenus globaux d'une époque à l'autre, les produits de l'*hacienda* ne se modifièrent guère au cours de cette seconde moitié du 18^{ème} siècle. Entre 1760 et 1811, le fait le plus marquant reste la forte augmentation des baux de tenanciers, qui passèrent de 200 pesos à 700 pesos par an, accompagnée d'une hausse impressionnante de la valeur des terres. En 1760, aucune valeur particulière n'était assignée au fond de l'*hacienda*, l'inventaire se contentant d'estimer la valeur globale des capitaux et du domaine. En 1812 par contre, on estimait le prix de ces terres à 8.000 pesos, soit plus de 70 pour cent de la valeur totale de l'*hacienda*⁴⁴¹.

L'hacienda Chococa en 1795.

La mise sous séquestre de l'*hacienda* Chococá en 1795, alors qu'elle était la propriété de don Joaquin del Barco et qu'elle était estimée à 4.978 pesos 5 réaux, nous permet d'aborder son fonctionnement et sa production pendant dix mois. D'après ses revenus, Chococá aurait surtout été une *hacienda* sucrière : la vente des cassonades lui aurait théoriquement rapporté 468 pesos et 6 réaux, si le fondé de pouvoir n'avait prélevé sa part - 62 pesos 2 réaux - sur les transactions. L'affermage de lopins de terres était le seul autre revenu de l'*hacienda*, mais ne présentait guère d'importance avec seulement 4 pesos 4 réaux. Au total, les recettes de l'*hacienda* au cours du séquestre s'élevaient à 411 pesos.

⁴³⁹ ADP. Intendencia, compulsas, leg. 48, exp. 717, 1818.

⁴⁴⁰ ADP. Manuel Rebolledo, leg. 82, 1837.

⁴⁴¹ ADP. Intendencia causas ordinarias, leg. 40, exp. 771, 1818, f. 14.

Pour la même période, les dépenses atteignaient 195 pesos 7 réaux. Les coûts de la main d'oeuvre constituaient la majeure partie de celles-ci. En effet, l'*hacienda* dépensa 85 pesos à rétribuer ses journaliers (*peones*), 43 pesos pour le salaire du régisseur (*mayordomo*) et encore 11 pesos pour celui du fondé de pouvoir chargé de la commercialisation des cassonades, soit 71 pour cent de l'ensemble des charges. Avec un montant de 33 pesos 2 réaux, les frais de transport représentaient la deuxième dépense de l'exploitation ou plus précisément 17 pour cent des charges. Assimilées à des dépenses, la dîme et les prémices augmentaient encore de 17 pesos 5 réaux $\frac{1}{2}$ - soit 9 pour cent - ces charges. Enfin, les 6 pesos restant formaient la dette d'un journalier⁴⁴².

Selon cette comptabilité sommaire, l'*hacienda* aurait dégagé un bénéfice de 215 pesos 3 réaux sur 10 mois. La période étudiée s'avère néanmoins bien trop courte pour permettre d'affirmer que le revenu moyen de cette *hacienda* aurait été de 250 pesos par an environ.

Les comptes de la quatrième *hacienda* sucrière de Piura derrière Saconday, Yapatera et Morropón devraient nous permettre de mieux apprécier les rendements de la culture de la canne à sucre.

L'hacienda Jambur entre 1796 et 1800.

En 1796, l'*hacienda* Jambur située dans la vallée encaissée du Quiroz, cultivait pour l'essentiel la canne à sucre au moyen de 15 esclaves et 3 paires de boeufs de trait. La canneraie était en ruine, mais deux magnifiques moulins à sucre en bronze, aux poids respectifs de 32 arrobes et 29 arrobes, valant l'un 400 et l'autre 362 pesos, flanquaient une maigre *casa hacienda*. L'inventaire pratiqué après le décès de sa propriétaire doña Micaela de Saavedra estimait l'ensemble du domaine à 9.034 pesos⁴⁴³.

⁴⁴² ADP. Intendencia, c. ord. leg. 11, exp. 207, 1795, f. 35.

⁴⁴³ ADP. Intendencia causas ordinarias, leg. 12, exp. 224, 1796.

Tableau 82 : répartition des capitaux d'une hacienda sucrière, Jambur en 1796.

Capitaux	valeur en pesos	%
Terres	2.000	22
Champs de canne	1.000	11
<i>Casa Hacienda,</i> moulins à sucre	1.072	12
Outillage	371	4
Esclaves	4.500	50
Bétail	90	1
Total	9.034	100

Source : ADP. Intendencia causas ordinarias, leg. 12, exp. 224, 1796.

Les comptes de l'*hacienda* Jambur débutent le 6 avril 1796, date du décès de doña Micaela et se terminent le 1er septembre 1802, soit une durée de 6 années et 5 mois. Selon les paraphes au bas des comptes, l'administrateur des biens de la défunte aurait été don José Yldefonso Morales, l'exécuteur testamentaire. A notre grand regret, ces comptes correspondent uniquement aux dépenses effectuées par l'exécuteur testamentaire pour gérer les propriétés de la défunte : on n'y trouve donc ni les revenus du domaine, ni les résultats d'exploitation mais les frais d'entretien de la résidence à Piura, le coût de l'enterrement et les dépenses liées à la succession. Il nous faut donc faire la part des débours non liés directement au fonctionnement de l'*hacienda*, ou ceux dont l'origine n'est pas précisée parmi les 5.001 pesos de dépenses effectuées par Morales au cours des six années et demi que dura sa gestion. Une fois retirées ces sommes extraordinaires, les charges proprement dites de l'*hacienda* ne s'élevaient environ qu'à 4.000 pesos.

Plus de la moitié de cette somme - 54 pour cent précisément - était consacrée à la main d'oeuvre, esclave ou libre, dont deux tiers à rémunérer des journaliers et des trois régisseurs successifs du domaine⁴⁴⁴. L'*hacienda* réservait ensuite plus de 150 pesos par année au paiement des intérêts de divers cens et chapellenies la grevant, au total quelque 1.000 pesos entre 1796 et 1802.

Les frais de transport de la cassonade et du sucre à Piura, se montaient à 419 pesos soit 65 pesos en moyenne chaque année. La production de 1798 par exemple - 220 pesos de cassonades et 42 arrobes de sucre -, fut convoyée par 26 mules d'un certain Antonio Palacios, pour le prix de 15 réaux par mule, soit 48 pesos 6 réaux. En estimant le prix du sucre à 3 pesos minimum l'arrobe⁴⁴⁵, l'ensemble de la production de l'*hacienda* s'élevait au moins à 346 pesos pour l'année 1798. Les coûts du transport représentaient donc 14 pour cent de la valeur de la production de cette année. Indirectement ce chiffre devrait permettre

⁴⁴⁴ Autant en avances qu'en salaires.

⁴⁴⁵ Les prix sur la base desquels l'administration douanière de Piura fixait le montant de l'alcabala s'élevaient entre 2 et 3 pesos l'arrobe à cette époque.

d'évaluer grossièrement la production sucrière de Jambur : en effet, si nous considérons qu'il s'applique à l'ensemble de la période 1796-1802, nous pouvons estimer à 3.000 pesos environ la valeur des cassonades et du sucre produits en 6 années et demi, soit une moyenne de 465 pesos par an environ.

De ces dépenses, seuls 250 pesos furent affectés à la réfection du moulin à sucre, aux achats d'outillages et de 11 boeufs de trait. La dîme et la taxe foncière - *alcabala de cabezón* - représentaient avec 219 pesos, 5 pour cent des charges.

Tableau 83 : charges de l'hacienda Jambur entre 1796 et 1802.

Types de charges	Montant en pesos	%
Rémunération du régisseur et des journaliers	1.403	34
Vêtements et entretien des esclaves	306	8
Nourriture des esclaves et <i>peones</i>	472	12
Frais de transport de la cassonade	419	10
Réfections, achats d'outillage et d'animaux de trait	250	6
<i>Cabezón</i> , dîme	219	5
Cens, Chapellenies	1.008	25
Total	4.076	100

Source : ADP. Int. c. ord., leg. 13, exp. 235, 1796, ff. 1-11.

Une nouvel inventaire en 1802, estima l'hacienda à 9.300 pesos. Toujours en possession de ses deux moulins à sucre, le domaine avait amélioré de manière notable sa canneraie qui comptait 22 carrés, 14 de grande taille, 8 normaux. Les cultures, la résidence de l'hacienda et l'enclôt des boeufs furent évalués à 2.500 pesos, contre 1.310 en 1796. De même, la valeur des terres avait été revue à la hausse, passant de 2.000 pesos en 1796 à 3.500 pesos en 1802. Mais l'hacienda n'employait alors plus que 6 esclaves.

Dans ce cas encore, les comptes n'ont pas permis d'établir avec précision le montant des revenus du domaine. Certes, d'après ses dépenses, l'hacienda semblait se limiter à la culture d'une vingtaine de carrés de canne qui lui procuraient des recettes annuelles de l'ordre de 500 pesos. Mais, aurions nous pu déceler l'existence de tenanciers qui auraient complété les revenus du domaine, dans la mesure où l'avantage des petits affermages était précisément qu'ils n'occasionnaient pas de coûts supplémentaires ? Enfin, quelle était l'importance de la production de la bananeraie que recensait l'inventaire en 1796 ? Si l'on se contente du calcul grossier de la production sucrière, on constate que l'hacienda aurait été déficitaire, puisque les recettes ne dépassaient pas 3.000 pesos alors que les dépenses s'élevaient à plus de 4.000 pesos.

L'hacienda Pariamarca et Sapse entre 1801 et 1803.

Selon l'inventaire de 1807, c'est dans la partie de l'hacienda nommée Sapse que l'on trouvait le moulin à sucre en bronze et 4 carrés de canne, une bananeraie. Les annexes de

Pariamarca et Jacocha, consacrées à l'élevage quant à elles, rassemblaient 196 vaches, 268 équidés, 124 ovins, 6 paires de boeufs de trait. Pariamarca comptait en outre un moulin et cultivait un champs de blé et un de légumes secs. L'ensemble du domaine était alors évalué à 7.898 pesos dont 4.500 correspondaient à la valeur des terres⁴⁴⁶.

L'examen des comptes d'exploitation de l'*hacienda*, établis après le décès de don Manuel de Ubillús y Barco, pour la période de août 1801 à juin 1803, montre que ce domaine tirait la majorité de ses revenus de la production de sucre. Deux roulaçons permirent ainsi de vendre pour 895 pesos de produits sucriers. La production de 66 fromages, l'affermage du moulin à blé et les baux de tenanciers ne donnèrent que 73 pesos à l'*hacienda*.

Dans ce cas encore, les dépenses qui s'élevaient à 640 pesos, étaient dominées par les coûts de la main d'oeuvre, dont 125 pesos payés à deux régisseurs et 262 pesos pour la liquidation des comptes avec les journaliers. En second lieu, s'élevant à plus de 112 pesos, on trouvait les frais de transport des produits, de l'*hacienda* à Piura. Pour divers achats de bétail, de sel et la réfection de l'outillage et du moulin, l'*hacienda* dépensa ensuite 100 pesos 5 réaux. Enfin, la part consacrée aux prémices et la dîme s'élevait à 40 pesos⁴⁴⁷.

D'après cette comptabilité, l'*hacienda* Pariamarca et Sapse aurait dégagé un bénéfice de 328 pesos seulement en 22 mois, soit un revenu annuel d'environ 180 pesos, ce qui aurait constitué un rendement de moins de 3 pour cent annuel pour un capital de près de 8.000 pesos.

LES HACIENDAS DE MONTAGNE : LE DEVELOPPEMENT DES CULTURES ET LE REcul DE L'ELEVAGE.

La première comptabilité d'une *hacienda* de montagne pour le 18ème siècle découvre la transformation de ces domaines : le bétail a reculé, cédant souvent la place aux champs de blé.

L'hacienda Chulucanas entre 1712 et 1713.

Entre 2.000 et plus de 3.000 mètres, au confins du bassin du Quiroz, l'*hacienda* Chulucanas chevauchait la cordillère qui la séparait de la vallée de Huancabamba, où se situait l'une de ses annexes nommé Sapún. Selon l'inventaire après décès des biens de don Francisco Guerrero, ce domaine était estimé à 6.762 pesos en 1711. L'élevage de bovins, de mules et la culture du blé étaient ses principales activités. Elle comptait ainsi plus de 400 bovins dont 5 paires de boeufs de trait, quelque 200 équidés, 200 ovins et une cinquantaine de porcs. Le noyau des terres et le bétail étaient estimés à 4.962 pesos. Le moulin à blé établi à Pasapampa et l'outillage s'évaluaient à 300 pesos. Plusieurs sites indépendants

⁴⁴⁶ ADP. Intendencia, c. ord., leg. 25, exp. 473, 1805

⁴⁴⁷ ADP. Intendencia, c. ord., leg. 21, exp. 376, 1802.

entouraient le noyau central : l'étendue du domaine était ainsi largement augmentée avec les terres de Pata, Sapun, Guaringas et Confessionarios, évaluées ensemble à 1.500 pesos⁴⁴⁸.

Après le décès de Francisco Guerrero en 1711, l'administration du domaine fut dévolue à son épouse doña Josepha Vidal, tutrice des sept enfants du couple. En janvier 1714, elle fut tenue de livrer le détail des comptes pour les années 1712 à 1713 en vue du règlement de l'exécution testamentaire de son défunt époux⁴⁴⁹. Cette comptabilité de tutelle est l'une des premières à nous détailler les revenus d'une *hacienda* de montagne à Piura.

L'essentiel de la production de l'*hacienda* consistait en blé. Selon Josepha Vidal, le domaine avait donné 260 fanègues de blé, 180 au cours de l'année 1712, et 80 seulement en 1713. Puis venaient les fromages, 300 en 1712, 200 en 1713. Enfin, les troupeaux de l'*hacienda* augmentèrent de 80 bovins, de 30 poulains, de 12 mules et de 40 moutons au cours de ces deux années. Selon la valeur estimée de ces produits et du bétail⁴⁵⁰, l'ensemble de la production du domaine pouvait s'évaluer à 1.356 pesos. En valeur, le blé aurait représenté 59 pour cent, le bétail 23 pour cent, les fromages 18 pour cent de cette production. Cependant, seule une faible partie du blé et des fromages fut effectivement commercialisée et transformée en argent. Ainsi, 84 sacs de farine qui ne représentaient que 63 fanègues de blé - soit un quart de la production - furent vendus pour un total de 193 pesos. La majorité de ces sacs - au nombre de 70 - furent transportés sur le marché de Piura, les autres commercialisés à Huancabamba. Seule la moitié des fromages fut vendue, rapportant 125 pesos. Quant au bétail, il ne fournit aucune entrée d'argent en 1712 et en 1713. D'après les comptes de doña Josepha Vidal, le total des recettes en argent de l'*hacienda* n'aurait pas dépassé 318 pesos.

Pourtant, lorsque l'on examine les dépenses monétaires courantes de l'*hacienda* l'on s'aperçoit que celles-ci atteignaient 1.268 pesos, soit pratiquement 4 fois le montant des

⁴⁴⁸ ADP. Cor. c. ord. leg. 22, exp. 440, 1711.

⁴⁴⁹ ADP. Cor. c. ord. leg. 23, exp. 450, 1713, ff. 91-101 : "*Quenta y relacion jurada que yo D^a Josepha Vidal viuda del capⁿ Francisco Guerrero, Albacea y thenedora de sus vienes tutora y curadora de sus menores hijos y mios doi de lo que ha sido a mi cargo assi de lo que ha entrado en mi poder de plata de almonedas, cobranzas, generos y demas efectos ; como de los gastos causadas en las haciendas de Chulucanas y Sapun y en los dhos hijos, pagas que han echo, consumo, costas y lo demas que se contiene en ella desde veinte i ocho del año passado de mill setecientos y doze del mes de nov^e hasta Diz^e del año de mill setecientos y treze...*".

⁴⁵⁰ Les fanègues de blé, converties en farine, furent vendues en moyenne à environ 3 pesos, les fromages à 4 réaux pièce. Aucune tête de bétail n'ayant été vendue, nous avons estimé les prix selon les chiffres fournis par l'inventaire des biens de Francisco Guerrero, et l'une ou l'autre indication rencontrée parmi les comptes : ces prix sont probablement sous-évalués puisqu'ils ne correspondent pas à des prix de marché. Les bovins ont ainsi été estimés à 3 pesos, les poulains à 1 pesos, les mules à 2 pesos et les ovins à 3 réaux pièces.

recettes⁴⁵¹. Le premier poste des charges était réservé aux salaires de la main d'oeuvre plus ou moins fixe qui surveillait le moulin à blé et les troupeaux de l'*hacienda*. La main d'oeuvre recensée par la tutrice rassemblait les régisseurs successifs de l'*hacienda*, des indiens *mitayos*, *yanaconas*, des *peones*. Au total, doña Josepha Vidal leur versa 733 pesos 4 réaux. La culture du blé ensuite, lui revint à 430 pesos. Les labours et ensemencements de 25 fanègues⁴⁵² coutèrent 150 pesos chaque année, le désherbage 15 pesos, le battage du blé 50 pesos. A ces travaux des champs, il fallut ajouter la réfection de 4 socs d'araire : 4 pesos en main d'oeuvre et 7 pesos 4 réaux en fer. Enfin, l'achat de sacs pour la farine, le transport de ces sacs à Piura - à 1 peso le sac -, revinrent encore à 93 pesos.

L'*hacienda* travaillait-elle à perte ? L'hypothèse n'est pas à écarter. Toutefois, en 1716, deux années après cette reddition des comptes, doña Josepha Vidal afferma toute l'*hacienda* Chulucanas au capitaine Francisco Pelaes pour une durée de 6 ans. Le montant du bail s'élevait alors à 200 pesos par an, part monétaire à laquelle la propriétaire avait fait ajouter 6 fanègues de blé et une tête de bovin par mois⁴⁵³. Les revenus de l'*hacienda* atteignaient pour le moins 300 pesos, sans quoi l'affermage n'aurait pas présenté grand intérêt.

Il convient de relativiser la part des transactions monétaire et de prendre en compte les biens restés en main de doña Josepha Vidal en 1714, avant de dresser le bilan des deux années d'exploitation. Pour sa propre consommation et celle de ses enfants, la tutrice fit abattre une trentaine de bovins, prit 40 fanègues de blé et 200 des 500 fromages produits. Chaque année, l'*hacienda* réservait 25 fanègues de blé aux semences, 28 fanègues de blé et 50 fromages pour la dîme et les prémices. Plus de cinquante fanègues de blé, six bovins, quatre mules servirent à régler diverses dettes du défunt Francisco Guerrero. Finalement, au moment de rendre les comptes, il restait 29 fanègues de blé et 34 bovins, 36 équidés, 8 ovins du bétail né au cours des deux années précédentes⁴⁵⁴.

Estimés à leur valeur commerciale et vendus à Piura ou Huancabamba, le blé et le bétail consommés ou utilisés en guise de paiement auraient permis d'augmenter les recettes de l'*hacienda* de plus de 500 pesos, portant celles-ci à 800 pesos environ. Même dans ce cas, l'*hacienda* aurait perdu plus de 200 pesos par an. Faut-il conclure de ce résultat que ces deux années furent particulièrement mauvaises pour l'*hacienda* ou que Josepha Vidal gonflait artificiellement les charges ? La première hypothèse n'est guère vraisemblable

⁴⁵¹ A ces dépenses monétaires, nous avons retiré les frais de l'enterrement et les dettes de don Francisco Guerrero.

⁴⁵² En récoltant 180 fanegas la première année, l'*hacienda* obtenait un rendement très honorable de 7,2 fanègues pour une semée. En 1713, cependant en ne récoltant que 80 fanègues le rapport baissait à 1 pour 3,2.

⁴⁵³ ADP. Ysidro de la Peña, leg. 64, 1716, f. 220.

⁴⁵⁴ A la fin des comptes, Josepha Vidal indiquait cependant que la dîme du bétail pour 1712 et 1713 n'avait pas encore été payée.

puisque les récoltes de blé et la croissance des troupeaux sont tout à fait honorables pour la taille du domaine. Il paraît beaucoup plus probable que déficit est dû à la fois au nombreuses dettes en nature laissées par le défunt don Francisco Guerrero et à une comptabilité qui reflétait moins le fonctionnement de *l'hacienda*, que la liquidation d'une succession où la tutrice était partie prenante.

Encore une fois, ces comptes n'ont pas réellement permis d'estimer le revenu de *l'hacienda* Chulucanas, mais ont par contre montré sa production et les types de charges la grevant.

Un siècle plus tard, un litige opposa doña Tadea Echeverre y Guerrero au presbitero don José de Adrianzen y Palacios administrateur de Chulucanas et Sapún pendant 38 ans⁴⁵⁵. Ce litige permis d'évaluer sommairement la production de ce domaine entre 1785 et 1823.

Tableau 84 : production de l'hacienda Chulucanas entre 1785 et 1823.

Production	volume par an	valeur par an	valeur totale	%
Laine (bellones)	386	128	4888,25*	16
Fromages	122	122	4636	15
Affermages	-	220,6½	8391,75	28
Moulin (par jour et nuit)	-	8 réaux	8391,75?	28
Fruits	-	100	3800	13
Total			30.107,75	100

Source : AEP. Epoca Republicana, causas civiles, leg. 1, exp. 1, 1823, f. 26. *au total 14.668 bellones soit 2.444 @ et 4 bellones

Selon d'autres calculs, effectués en janvier, la totalité des produits de *l'hacienda* aurait rapporté 118.308 pesos. La disparité de ces appréciations ne permet pas d'accorder grand crédit aux chiffres. Ces différents revenus de *l'hacienda* nous intéressent cependant. L'on note ainsi que l'exploitation directe du blé avait été abandonnée et que l'affermage tant du moulin que des lopins de terres représentait alors la plus grande partie des revenus de *l'hacienda*. Entre le début du 18ème et le début du 19ème siècle, l'on passa ainsi d'une exploitation en faire-valoir direct, à l'affermage de la plus grande partie du domaine.

L'hacienda Congoña entre 1766 et 1770.

Située dans les montagnes, au sud du bourg de Huarmaca, *l'hacienda* Congoña fut probablement la plus grande propriété foncière de Piura. Au dire de son propriétaire en 1774, il fallait marcher plus de 50 lieues avant d'en avoir fait le tour⁴⁵⁶. Au milieu du

⁴⁵⁵ AEP. Epoca Republicana, causas civiles, leg. 1, exp. 1, 1823 : "*Autos doña Tadea Echeverre y Guerrero contra el presbitero don José de Adrianzen y Palacios sobre la cuenta con pago del tiempo que tuvo en su poder las haciendas de Sapún y Chulucanas*".

⁴⁵⁶ Soit quelques 200 kilomètres !

18ème siècle, don Manuel Gonzales Carrasco régnait sur ce domaine qu'il avait complété en 1748, par l'acquisition de l'*hacienda* Malacasí pour 8.000 pesos. A sa mort, en 1766, il laissait trois fils, don Frontonio, don Manuel et don Juan José Carrasco. En 1768, don Juan José Carrasco racheta l'*hacienda* Congoña aux enchères des biens de son père pour 23.000 pesos seulement, ses deux frères héritant de l'*hacienda* Malacasí.

En raison du décès de don Manuel Gonzales Carrasco et de l'administration de tutelle qu'exerça ensuite don Juan José Carrasco, des comptes de la gestion de l'*hacienda* furent rendus entre 1766 et 1770. De plus deux inventaires furent établis à quelques années d'intervalles. Dans le premier en 1766, l'*hacienda* Congoña fut estimée à 26.763 pesos. Dans le second, huit ans plus tard, elle fut évaluée à 30.672 pesos⁴⁵⁷.

Dans les deux cas, le bétail constituait le plus important capital de l'*hacienda* puisqu'en 1766, il représentait un quart de son prix et en 1774, plus d'un tiers. En 1766, l'*hacienda* comptait 1.250 bovins et 1.229 équidés, élevés en troupeaux de 200 à 300 têtes sur une dizaine de sites différents : La Cria Grande, Santa Theresa, Jajan, Minas pour les juments ; Namopampa, Upaquito, Sinsagual, San Antonio, Casaguay, Limon pour les vaches.

Huit années après, en 1774, don Juan José Carrasco affirmait avoir porté le cheptel à 1.400 bovins et 1.343 équidés, et ajouté 3 *potreros* au domaine. De plus, il avait acquis plus d'un millier d'ovins. Selon son propriétaire, les troupeaux de l'*hacienda* étaient en pleine expansion depuis 1766. L'inventaire sommaire de cette année n'avait toutefois que pour but de montrer l'excellent état de la propriété puisqu'il accompagnait une nouvelle demande de constitution de rente. Si ces chiffres restent dans le domaine du plausible, gageons qu'ils furent "gonflés" afin de mieux convaincre les propriétaires du principal du cens.

En 1766, l'*hacienda* avait semé 20 charges de semences. Selon les commissaires, ces semences devaient produire près de 360 charges de blé, estimées à 1.080 pesos. A cette somme, l'on retirait 281 pesos, coût du battage de la récolte. En 1774, selon l'inventaire, cette même quantité de semence était supposée produire 400 charges de blé. Toujours évaluée à 3 pesos la charge, la récolte valait donc 1.200 pesos, l'hacendado se gardant bien cette fois-ci d'y retirer les frais du battage.

L'étendue de l'*hacienda* permettait à la fois la culture du blé et celle de la canne à sucre. A plusieurs lieues de la *casa hacienda* principale, à San Martin, vallée plus chaude du versant occidental des Andes, les propriétaires du domaine avaient érigé deux moulins à sucre et planté plusieurs carrés de canne à sucre. L'inventaire de 1766, ne dissociait pas les cultures des moulins et estimait l'ensemble à 1.451 pesos. En 1774, l'hacendado indiquait cultiver 19 carrés de canne qu'il évaluait à 950 pesos (les deux moulins à sucre valant alors 900 pesos).

⁴⁵⁷ ADP. Corregimiento, c. ord., leg. 34, exp. 717, 1766, ff.50-53. ADP. Alcaldes Ordinarios, leg. 150, Luis de Mesones y la Portilla, 1774, f. 70 vta.

Les principales infrastructures ont peu varié entre les deux inventaires : l'habitation principale composée d'une salle et de 4 pièces était restée la même ; dans l'un comme dans l'autre on trouve deux moulins à farine, deux moulins à sucre. Notons cependant que Don Juan José Carrasco semblait particulièrement s'intéresser au développement de la production sucrière puisqu'il fit construire une nouvelle bâtisse et renouveler le train de chaudière à San Martin.

En 1766, les terres de l'*hacienda* étaient évaluées à 16.000 pesos ce qui représentait 60 pour cent du prix total de la propriété. En 1774, ce chiffre était ramené à 14.000 pesos soit 46 pour cent de la valeur globale. Une partie de la différence s'expliquait néanmoins par le fait qu'en 1766, l'habitation principale avait été comptée avec les terres. En gros, pour les deux inventaires, les capitaux du domaines équivalaient la valeur des terres.

Entre 1766 et 1774, l'*hacienda* augmenta légèrement son cheptel de bétail, mais d'une manière générale, les différences constatées entre les deux inventaires proviennent essentiellement des intérêts contraires qui animaient les commissaires-priseurs et l'hacendado.

Tableau 85 : répartition des capitaux de l'*hacienda* Congoña en 1766 et 1774.

Capitaux mobiliers et immobiliers	1766		1774	
	valeur en pesos	%	valeur en pesos	%
Equidés	3.544	13	5.372	18
Bovins	3.125	12	4.200	14
Caprins, ovins	-	-	550	2
Mules de fret	670	3	600	2
Champs de blé	799	3	1.200	4
Carrés de canne à sucre	-	-	950	3
Outillage-infrastructures	2.628	10	3.800	12
Terres, enclôts	16.000*	60	14.000	46
Total	26.766	100	30.672	100

* la *casa hacienda* de Congoña est incluse dans cette somme, alors qu'en 1774, elle figure parmi les infrastructures. Source : ADP. Cor. c. ord., leg. 34, exp. 717, 1766, ff. 50-53; ADP. JPI, leg. 11, exp. 220. 1830, ff. 52-54.

C'est donc pour une période entourée par ces deux inventaires que nous étudions la comptabilité de tutelle établie par don Juan José Carrasco. Celle-ci se composait de deux cahiers énumérant les entrées - le premier couvrant la période de 1766 à 1768⁴⁵⁸, et le

⁴⁵⁸ ADP. Cor. c. ord. leg. 34, exp. 717, 1766, f. 88 : "*Cuenta y relacion jurada q^e yo Dⁿ Juan Joseph Gonzales Carrasco y Cruzat doy de los efectos q^e ha producido la Haz^{da} de Congoña como Administrador q^e he sido de ella de orden de la S^a D^a Rita de Cruzat y Requena mi madre albaz^a princip^l y thene^a de vienes de los q^e quedaron p^r fin y muerte del Depocittario Gener^l Dⁿ Manuel Gonzales Carrasco mi lexiti^o P^e cuyo manejo ha corrido p^r desde el mes de marzo de 766 hasta agosto de 767 en que baxe a esta ciudad enfermo dexando al cuidado de Antonio Carrasco su mayordomo esta administracion...*"

second les années 1769 et 1770⁴⁵⁹ - et d'un résumé des dépenses monétaires de ces cinq années annexé au second cahier. Jusqu'en août 1767 lorsque, malade, il descendit à Piura, Juan José Carrasco s'occupa lui-même de l'*hacienda* en remettant les produits à doña Rita Cruzat y Requeña, sa mère. Elle se chargeait de leur vente dans la capitale régionale. En l'absence de l'hacendado, le régisseur tint les comptes de l'exploitation jusque vers la fin de 1768. En 1769, don Juan José Carrasco était de nouveau sur le domaine, mais envoyait cette fois-ci les fruits de l'exploitation à un "agent" qui les commercialisait pour son compte. En 1770, les affaires de famille rentraient dans l'ordre puisque doña Rita s'occupait de nouveau de la vente.

Dans chaque cahier d'entrées, Juan José Carrasco additionnait d'abord récoltes, fruits ou naissances de bétail par année, puis rendait précisément compte de la destination de cette production : d'abord des quantités de blé, de cassonade, puis des élevages de bovins, du fromage, des cuirs, de la viande et enfin des mules. Selon ces deux cahiers, l'*hacienda* ne bénéficiait pas de baux de tenanciers. Même le moulin ne rapporta pièce à son propriétaire car l'absence de l'eau interdit de moudre d'autres grains que ceux du domaine⁴⁶⁰.

Tableau 86 : production de l'*hacienda* Congoña, 1766-1770.

	1766	1767	1768	1769	1770
Farine (en fanègues)	360	154	250	330	?
Cassonade (en pesos)	369	130	129,4	261,½	327,2
Cuirs (de bovins)	102	63	40	72	26
Viande (en arrobes,,livres)	359,,11	225,,12	125	248	100
Graisses*	71,,2,,2	33,,3,,17	20,,0,,5	39,,1,,1	13
Mules	182	95	56	58	103
Fromages	-	967	450	523	721

* en quintaux,, arrobes,, livres

Source : ADP. Cor. c. ord. leg. 34, exp. 717, 1766, ff. 88-95 et 160-168.

Quel était le poids et la destination de chacune des productions de l'*hacienda* ? Entre 1766 et 1769, l'*hacienda* récolta 1.095 fanègues de blé - soit l'équivalent de 2.190 sacs de farine - la production de 1770 n'ayant pas encore été ramassée. En 1766, 220 sacs de la

⁴⁵⁹ADP. Cor. c. ord. leg. 34, exp. 717, 1766, f. 160 : "*Cuenta Jurada que yo Dⁿ Juan Joseph Gonz^s Carrasco doy a la S^a D^a Rita Cruzat y Requena mi lexitima madre de lo que a producido la haz^{da} de Congoña en las especies de semillas, ganados y demas que se contiene desde el año proximo pasado de sesenta y nueve hasta el presente de setes^{os} setenta, incluyendose los resagos de trigo de los dos años anteriores q^e quedaron por trillar...*"

⁴⁶⁰ ADP. Cor. c. ord. leg. 34, exp. 717, 1766, f. 94vta : "*Adviertese q^e en el presitado tiempo, los molinos de dha Haz^d no han fructificado utilidad alguna, p^r haverse ocupado en moler las Arinas pertenecientes a ella, las mias y de mis hermanos, y haver estado lo mas del tiempo parados p^r la falta de Aguas como actualm^{te} se esta esperimentando...*".

récolte de l'année précédente étaient encore emmagasinés sur le domaine. Au total, don Juan José Carrasco avait donc pris en charge 2.410 sacs. La majorité de ces sacs furent envoyés à Piura par convois de mules transportant 5 à 12 sacs chacun : plus de 1.600 sacs soit les deux tiers de la production furent remis à la mère ou aux frères de l'hacendado. Environ 400 sacs servirent à payer le tribut des indiens, à rétribuer ou à "secourir" les peones et le régisseur du domaine. Deux cents sacs furent prélevés pour la dîme et les prémices, et 50 fanègues, soit l'équivalent de cent sacs, réservés pour les semences. En 1769, don Juan José Carrasco indiquait avoir vendu 228 sacs à Piura pour la somme de 784 pesos, soit un prix moyen de 3 pesos et demi par sac de farine. En estimant que les 1.600 sacs aient été vendus au même prix, le blé récolté rapportait 5.600 pesos à l'*hacienda* (environ 1.100 pesos par an).

La production sucrière de l'*hacienda* se limitait pratiquement à de la cassonade. Les comptes exprimaient les quantités en pesos. Pour les années 1766 et 1767 seules les expéditions à Piura nous sont connues. Pour 1768, 1769 et 1770, les comptes donnent la production totale de l'année et le détail de sa destination. Selon ces chiffres, la part commercialisable et remise à Piura au cours de ces cinq années s'élevait à 944 pesos de cassonade et 104 pesos pour 26 pains de sucre à 4 pesos pièce, soit un total de 1.048 pesos. Avec 369 pesos de cassonade remis à Piura, sans compter 100 pesos qui auraient brûlé dans les chaudières en l'absence de l'hacendado, et les quantités distribuées aux gens de l'*hacienda*, l'année 1766 donnait une idée de la productivité du domaine. En raison de la sécheresse, les années suivantes furent bien moins glorieuses. En 1768, la petite production estimée à 129 pesos ne provenait pratiquement que d'un seul carré de canne, et aggravant ce résultat, ce fut précisément cette année là que l'indien Agustin Guyama rompit le cadenas du magasin pour dérober de la cassonade.

Le décompte de l'année 1770 montre que seuls les deux tiers de la cassonade produite étaient commercialisés (223 pesos sur 343 au total), que 69 pesos de cassonade étaient distribués aux peones et que 5 pesos constituaient la part du régisseur. La ponction décimale s'élevait à 17 pesos. Le reste était consommé par le ménage de l'habitation.

Passons maintenant aux élevages, et d'abord à celui des bovins. Annuellement, l'*hacienda* se permettait d'abattre en moyenne 75 têtes d'un troupeau qui en 1766 se composait de 1.250 bêtes. D'année en année, ce chiffre pouvait varier considérablement : en 1766 ainsi, on abattit 113 têtes, alors qu'en 1770, on limita ce nombre à 26 têtes. En 1768 et 1769, l'*hacienda* acheta même quelques bêtes de plus aux indiens. De ces abattages, l'*hacienda* tirait dans l'ordre d'importance les trois types de produits suivants : du suif et des graisses d'abord, de la viande ensuite, des peaux enfin.

Le suif et les graisses permettaient d'obtenir les plus gros bénéfices. Entre 1766 et 1770, le bétail abattu livra plus de 140 quintaux de suif et 38 quintaux de graisse. En général, la totalité du suif était envoyée à Piura pour y être vendue, alors que la graisse était

consommée sur place. En 1769, les 33 quintaux 19 livres de suif récoltés furent vendus pour un prix moyen de 7 pesos le quintal, soit 232 pesos 2 réaux et demi au total. Ce prix semblait néanmoins assez faible puisque que le suif du petit bétail des *haciendas* de la côte atteignait couramment 10 pesos le quintal à cette époque (cf. chapitre 4). Mais comme les comptes ne détaillent pas les gains en pesos obtenus pour les autres livraisons, nous admettrons ce prix minimum pour estimer que la part des graisses commercialisées aurait rapporté environ 980 pesos à l'*hacienda* en cinq ans.

Le poids total de la viande recueillie sur 303 bovins abattus⁴⁶¹ atteignait 1.057 arrobes, mais seuls 781 arrobes furent vendus à Piura. Les 276 restant servirent à rétribuer ou à nourrir les "indiens de l'*hacienda*, les porteurs de blé et les nègres du moulin à sucre". En 1769, le prix obtenu pour une arrobe de viande dépassait légèrement 1 peso 1 réal. Appliqué aux autres années, ce chiffre portait les recettes de la viande vendue à Piura à plus de 920 pesos.

Outre ces deux rentrées importantes, les peaux des bovins rapportèrent peu d'argent à l'*hacienda*. Une large partie, 127 des 303 peaux, fut utilisée sur l'*hacienda* pour fabriquer des portes, recueillir les graisses, rétribuer certains régisseurs. Les peaux commercialisées, au nombre de 176, ne se vendirent la plupart qu'à 4 réaux pièce, pour un montant total de 90 pesos environ.

L'énorme troupeau de vaches produisait aussi des fromages. Mais les gains étaient faibles. Entre 1766 et 1770, l'*hacienda* fabriqua 2.661 fromages, dont 823 - soit 31 pour cent - furent donnés aux peones et au régisseur de l'*hacienda*, 278 - soit 10 pour cent - garnirent la table de la *casa hacienda* et 132 - soit 5 pour cent - furent prélevés pour la dîme. En 1769, 90 fromages que l'hacendado avait fait remettre à Malacasi pourrèrent sur place avant d'avoir pu être écoulés. Seule la moitié des fromages produits aurait théoriquement pu approvisionner les marchés. Selon, les quelques pesos que rapportèrent les fromages vendus en 1769, leurs prix variaient entre 1 et 2 réaux (à raison d'une moyenne de 1,42 réaux). La recette engrangée pour les fromages ne devait donc pas dépasser 211 pesos.

Passons enfin à l'élevage des mules. En 1766, pour leur reproduction, l'*hacienda* entretenait 951 juments et une trentaine d'ânes sur les pâturages de Santa Theresa, La Cria Grande, Minas, Jajan et Chillacas. Entre 1766 et 1770, les *yeguarizos* marquèrent 494 jeunes mules au fer, soit une moyenne d'une centaine de mules par an. Si le décompte des naissances est aisé, il en va autrement du calcul du revenu que pouvaient rapporter ces mules. Celles-ci semblaient en effet être un moyen privilégié de régler des dettes, de

⁴⁶¹ La vacherie de Gualquiuro, dans laquelle 69 têtes avaient été abattues entre 1766 et 1768, appartenant à la mère de don Juan José Carrasco, la comptabilité générale ne s'attacha pas à détailler la répartition de sa production pour les années 1766, 1767 et 1768.

rémunérer du personnel, de payer certains frais de transport : pas moins de 103 bêtes permirent de solder la paye des peones, et une trentaine, les salaires des régisseurs du domaine. Une quarantaine de mules couvrirent aussi les coûts de l'inventaire, et rétribuèrent les travaux du forgeron et du charpentier. Un bon nombre de bêtes fut en outre affecté au service de l'*hacienda*. En fin de compte, alors qu'il restait encore plus de 130 mules sur les pâturages du domaine, seules 100 mules furent vendues en 1767 sur ordre de doña Rita Cruzat. Le prix des mules vendues sur le marché atteignait alors couramment 20 pesos par tête : en gros, cette vente aurait donc rapporté 2.000 pesos au domaine.

En restant prudent sur la précision des chiffres, on retient que plus de la moitié des recettes de l'*hacienda* (57 pour cent) provenaient de la culture du blé ; que suif, viande, peaux et fromages, produits de l'élevage de bovins, constituaient 23 pour cent et l'élevage des mules 20 pour cent de ces recettes. Au total, sur cinq années celles-ci auraient pratiquement atteint 10.000 pesos.

Une partie de la production de l'*hacienda* servait à rémunérer la main d'oeuvre. Il n'est donc pas surprenant de constater que les dépenses monétaires du domaine n'étaient pas très importantes. La liste des dépenses n'additionnait ainsi pas plus de 1.731 pesos. Selon les mots de l'hacendado même, celles-ci se répartissaient de la manière suivante :

"Premièrement, j'ai payé en 1767, 114 pesos 6 réaux de "subventions" pour les Indiens de Congoña, dont 12 pesos pour le mariage du vacher de Pasmara de la *hacienda* de Malacasí, 7 pesos 7 réaux pour l'enterrement d'un fils de Joseph Carrasco, le tribut d'un Indien qui resta pour irriguer la canne de Malacasí, et 4 pesos qui ont été dépensés pour rattraper le nègre Congo de cette *hacienda* lorsqu'il fuya vers Frias,

idem, au cours de l'année 1768, j'ai payé 137 pesos de "subventions" pour les Indiens de Congoña,

idem, en 1769, je payais pour ces mêmes Indiens 28 pesos et 4 réaux, dont 15 pesos furent réglés par les Indiens au moyen de 5 bovins, qui ont été énumérés dans l'abattage de cette année.

idem, en cette année de 1770, j'ai seulement dépensé 13 pesos 4 réaux de "subventions",

idem, dans l'achat de sacs pour l'*hacienda* ont été dépensés 50 pesos 2 réaux.

idem, en sel pour l'*hacienda*, 6 pesos,

idem au cours de l'année 1768, ont été dépensés 1 peso 2½ réaux pour de la balsa,

idem en acier pour les moulins de l'*hacienda*, 1 peso et 1½ réaux,

idem pour un quintal quatre livres de fer ont été dépensés pour chausser les socs de l'*hacienda*, à 3 réaux livre, soit 39 pesos,

idem, pour 8 bouteilles que j'achetais pour le moulin à sucre de San Martin, à un réal et demi pièce, 1 peso 4 réaux,
idem, pour l'accouchement de la négresse Congo Maria Josepha, et en ongens pour le nègre Joseph Antonio ont été dépensés 4 pesos et 7 réaux,
idem, 11 pesos et un demi réal que je dépensai cette année de 1770, pour vêtir les nègres de l'*hacienda*,
idem, 5 pesos 4 réaux et demi que j'ai dépensés pour habiller les deux *sambitas* Ursula et Maria..
idem, 15 pesos pour 48 varas de cotonnade, que j'ai donnés à ma mère,
pour 30 pesos et 6 réaux que j'ai donnés au mayordome Antonio Carrasco pour salaire,
pour 495 pesos 7 réaux que j'ai payés au general don Joseph Antonio de Lavaye, pour le tribut des indiens de Congoña de l'année 1767,
pour 100 pesos que j'ai remis à ma mère à Trujillo, et 10 pesos qui ont été remis au porteur,
pour 348 pesos pesos et 4 réaux, remis en diverses fois, à mon frère don Frontonio,
pour 68 pesos 2 réaux dépensés en vêtements pour mon frère don Manuel Gregorio,
pour 50 pesos 2 réaux dépensés à habiller mon frère don Miguel,
pour 26 pesos que j'ai dépensés à entretenir mes frères pendant neuf mois, sans compter la viande, le pain et les sucreries fournis par l'*hacienda*,
pour 50 pesos payés à don Thomas Urdanegua bénéficiant d'une chapellenie chargée sur l'*hacienda* de Congoña,
pour 25 pesos 2 réaux que j'ai payés au moulin de Chalpa pour la moulure de 101 sacs de farine de l'*hacienda*, et plus exactement, 91 de l'année 1769, 10 de la présente,
pour 36 pesos que j'ai payés aux *arrieros* de Guarmaca qui ont transporté la farine remise au général de cette ville au cours de l'année 1770,
pour 3 pesos que j'ai payés aux Maîtres qui ont fait l'inventaire de la maison d'habitation,
pour 7 pesos 1 réal que j'ai payés pour le tribut d'un Indien de Congoña, celui-ci ayant quitté l'*hacienda*, et n'ayant pas été inclu dans les ordres de payements des autres,

pour 46 pesos payés pour ce présent décompte, et l'antérieur, à celui qui les dressa, les copies et coûts de présentation, papier timbré et commun⁴⁶².

L'essentiel des débours monétaires se composaient du tribut et d'avances accordés aux Indiens du domaine. En effet, des frais s'élevant à 667 pesos, remis en partie aux membres de la famille ou dépensés pour l'inventaire, n'étaient pas liés au fonctionnement de l'*hacienda*. A cette époque l'*hacienda* était grevée d'un principal de 7.400 pesos de chapellenies : 370 pesos devaient donc annuellement être dépensés pour rémunérer les intérêts-rentes des propriétaires de ces cens. Dans cette liste, seuls 50 pesos sont employés à cet effet : nous ne les comptons pas non plus comme frais de fonctionnement.

Les dépenses effectuées pour l'*hacienda* même ne s'élevaient donc qu'à 1.064 pesos constitués au trois quart par les montants concédés aux Indiens. En retirant ces dépenses au recettes calculées précédemment, on peut estimer que le revenu annuel de l'*hacienda* atteignait environ 1.750 pesos. En comparant ce revenu, à la valeur de l'*hacienda* en 1774, on constate que le rendement des capitaux investis dans le foncier au cours de la seconde moitié du 18^{ème} siècle avoisinait 6 pour cent.

Soixante ans plus tard, après le décès de Rita Carrasco, fille de don Juan José Carrasco, un régisseur fut tenu de rendre les comptes de son administration de l'*hacienda* Congoña sur une période allant de 1831 à 1835. Cette comptabilité est l'une des rares se limitant réellement à la gestion de l'*hacienda*, et se présente sous forme de tableau récapitulatif d'un abord plus simple que les comptabilités des exécutions testamentaires⁴⁶³.

Depuis l'époque de don Juan José Carrasco, la structure des revenus de l'*hacienda* Congoña avait sensiblement changé. Le blé, les fromages et la vente de mules restaient des recettes importantes de l'*hacienda*, mais celles-ci étaient complétées par des baux de tenanciers et l'affermage du moulin à farine. Les ventes de cassonades à l'inverse semblaient avoir été abandonnées.

⁴⁶² ADP. Corregimiento c. ord., leg. 34, exp. 717, 1766, ff. 167-168.

⁴⁶³ ADP. JPI, leg. 150, exp. 3055, 1832, ff. 56vta-60 : "*Cuenta gral. q^e yo Dⁿ Juan Ant^o Echeverria Adm^{dor} de la Hac^a Congoña, rindo al S^r D. Pedro Checa, Alb^a Test^o de la finada S^a D^a Rita Carrasco, la qual contiene desde el año de 1831, hasta el pres^{te} con inclusion de un doc^{to} del año de 30, poster^{or} a la ult^a chancelacⁿ*".

Tableau 87 : les recettes de l'hacienda Congoña entre 1831 et 1835.

Recettes	1831	1832	1833	1834	1835	Total
Blé récolté (en sacs)	45	48	132	84	162	471
Ventes de mules (en pesos)	-	340	140	218	286	984
Fromages (en nb.)	410	316	250	322	210	1.508
Baux de tenanciers (en pesos)	82	128	90	89	93	482
Affermages du moulin (en pesos)	10	33,25	63,125	36,5	25	168

Source : ADP. JPI, leg. 150, exp. 3055, 1832, ff. 56vta-60.

Tentons de mesurer la part de chacune de ces recettes et d'abord celle du blé. Entre 1831 et 1835, le régisseur de l'hacienda récolta 471 sacs de blé. Bien entendu, il ne pouvait vendre la totalité de ces sacs : en 1833 par exemple, l'hacienda récolta 132 sacs de blé, mais 40 sacs - soit 30 pour cent - furent réservées aux semences de l'année suivante. Chaque année un tiers de la récolte était sans doute conservé pour les semences. Restaient environ 330 sacs disponibles à la vente. Convertie en farine, quelle aurait pu être la valeur marchande de cette quantité de blé ? Si l'on considère que le volume des sacs de blés récoltés correspondait à la fanègue des années 1766 à 1770, on constate que les récoltes de 1831 à 1835 étaient moitié moins importantes qu'au siècle précédent, et que très approximativement ce blé aurait rapporté quelque deux mille pesos au propriétaire de l'hacienda.

De l'ensemble des fromages produits, seuls 38 furent directement vendus par le régisseur au prix de deux réaux chacun. En 1833, selon la liste de leur distribution, le régisseur envoya, en cinq voyages, la totalité des 250 fromages à Piura. Si nous considérons que ces fromages furent là aussi vendus 2 réaux pièce, l'ensemble de la production entre 1831 et 1835 aurait rapporté aux alentours de 350 pesos. Les tenures quant à elles, rapportèrent un peu moins de 100 pesos, et l'affermage du moulin environ 30 pesos par an. Enfin, les ventes de mules, à 20 pesos par tête (et de quelques juments et poulains à 8 ou 10 pesos par tête), s'élevèrent à 984 pesos.

Les recettes se montaient probablement à 4.000 pesos sur 5 ans, soit 730 pesos par an, et se composaient pour 50 pour cent des vente de farine, pour 25 pour cent des ventes de mules, pour 16 pour cent des affermages de tenures et du moulin et pour 9 pour cent des ventes de fromages.

De même que les recettes, les dépenses monétaires de l'hacienda avaient évolué. Si, dans l'ensemble elles n'étaient pas beaucoup plus élevées que soixante années auparavant, on constate que la plus grande partie - 61 pour cent - était maintenant consacrée au salaire du régisseur, et que 26 pour cent seulement étaient employés à payer la "contribution" des journaliers indiens. Les achats de matériel et quelques frais divers ne constituaient que 13 pour cent du montant des dépenses.

Tableau 88 : dépenses de Congoña entre 1831 et 1835.

Catégories	1831	1832	1833	1834	1835	Total	%
Contribution des Indiens	62	68	77	74	42	323	26
Salaire du régisseur	150	150	150	150	150	750	61
Achats, autres	65	33	21	28	16	162	13
Total	278	251	247	252	208	1236	100

Source : ADP. JPI, leg. 150, exp. 3055, 1832, ff. 56vta-60.

Avec grande prudence, nous estimons que le revenu annuel de l'*hacienda* Congoña ne dépassait pas 550 pesos, soit trois fois moins que dans la seconde moitié du 18ème siècle. En 1838, l'*hacienda* fut rachetée pour 38.500 pesos par don Miguel Geronimo Seminario : en clair, le capital investi avait un rendement inférieur à 1,5 pour cent par an. De plus, le domaine étant chargé de quelques 16.400 pesos de chapellenies et de cens, son propriétaire devait en principe payer annuellement 820 pesos d'intérêts⁴⁶⁴. Doña Rita Carrasco avait-elle à se plaindre de ses hommes de main, ou ce faible rendement de l'énorme *hacienda* ne traduit-il pas précisément la crise des années 1830, découverte à travers les séries décimales⁴⁶⁵ ?

⁴⁶⁴ Dans la mesure où le taux d'intérêt était de 5 pour cent. A partir de 1830, certains taux furent abaissés à 4 pour cent et dans ce cas le montant annuel aurait été de 650 pesos environ.

⁴⁶⁵ Toujours est-il que la faiblesse des revenus de son hacienda prenait Rita Carrasco à la gorge. Dans une lettre qu'elle envoya à son mayordomo en 1833, elle indiquait : "*se nesesitan recursos para acabar a los acreedores ; sobre los medios que Ud. debe tomar para contener a ese barraro Manuel José le prevendrá a Ud. lo conveniente*". Elle ne voyait ainsi qu'un moyen de se sortir de ce mauvais pas : "*tome un verdadero interes en que se logre una buena cosecha capaz de sacarme de algun compromiso...*". ADP. JPI, c. ord., leg. 50, exp. 3055, 1831. En un autre lieu, elle affirmait encore que l'*hacienda* Congoña ne produisait pas "d'excédents" vers 1830, la rendant incapable de régler les cens. De plus elle prétendait - étant une femme que les hommes tentent toujours de tromper - qu'on lui "volait" les baux des tenanciers de Yapatara. ADP. JPI. c. ord., leg. 11, exp. 220.

L'hacienda Simiris entre 1811 et 1814.

Au 17^{ème} siècle, les terres de Simiris faisaient encore partie de l'*hacienda* Pariguanás. Séparées de ce grand domaine au cours du 18^{ème} siècle, elles formèrent une petite *hacienda* évaluée en 1808 à 1.512 pesos seulement, dont 1.000 pesos correspondaient à la valeur des terres. Après le décès de Juana Ybañez de la Renteria, l'*hacienda* fut administrée par les tuteurs de doña Manuela Ponce, l'héritière encore mineure. Don Diego Blas de Saavedra, le premier de ces tuteurs, exerça jusqu'en avril 1812, puis fut remplacé par don Juan José Carrasco jusqu'en 1814, année au cours de laquelle l'héritière épousa don José Carrasco y Mirues.

Selon les reçus et annotations laissés par don Juan José Carrasco pour la période entre 1812 et 1814, l'essentiel des revenus de l'*hacienda* provenaient des affermages : 90 pesos pour 1811, 82 pesos pour 1812, 70 pesos pour 1813. Les ventes de farines représentaient la seconde entrée de l'*hacienda* : 45 pesos pour 10 sacs en 1812, 48 pesos pour 12 sacs en 1813. Enfin, les fromages constituaient le troisième revenu régulier du domaine : 26 pesos 7 réaux pour 30 fromages en 1812, 27 pesos 4 réaux pour 45 fromages en 1813. Episodiquement, l'*hacienda* cédait aussi du bétail, comme en 1814, lorsqu'elle vendit 6 vaches pour 96 pesos⁴⁶⁶.

Les rendements de ces années furent plus tard contestés par l'époux de l'héritière qui affirmait que l'*hacienda* pouvait produire jusqu'à 30 charges de blé soit 90 sacs de farine. Pour confirmer ses prétentions, il fit appel au régisseur de l'*hacienda* de l'époque où don Diego Blas de Saavedra exerçait le tutorat, qui résuma les revenus du domaine de la manière suivante :

Tableau 89 : recettes de l'hacienda Simiris vers 1810.

Catégorie	quantités	revenu en pesos/an
Baux de 47 tenanciers (en argent)		151
5 <i>Terrasgueros</i> payent en maïs (cargas)	5	
Blé (sacs)	48 à 75	
Maïs (cargas)	8-12	
Bovins	8-10	
Affermages du moulin (en argent)		12
Fromages (en nombre, 4 réaux pièce)	72	36

Source : ADP. JPI. c. ord. leg. 3, exp. 50, f. 15.

Mais ce sont surtout les indications de la productivité des sols qui sont intéressantes. Ce témoin assurait ainsi que deux ou trois charges pouvait produire entre 16 et 25 charges de blé, soit un rapport de 1 charge pour 8 ; qu'avec trois ou quatre *almudes* il était possible

⁴⁶⁶ ADP. JPI, c. ord., leg. 3, exp. 50, 1828, f. 35.

de récolter de 8 à 12 charges de maïs (dont 2 à 3 étaient consommées par l'*hacienda* et le reste vendu à Piura).

La justice fit alors comparaître d'autres témoins qui infirmèrent notablement ces allégations. Il semblait ainsi impossible à don Tomas Cortes, propriétaire de l'*hacienda* Matalacas, que les terres réduites de Simiris classées dans la catégorie *Quichua*, aient même pu produire 50 sacs de farine annuellement dans la mesure où il était nécessaire de laisser les surfaces récoltées en jachère pendant deux ou trois années. Il se plaignait ainsi de la faible productivité de ce type de sol ayant lui-même, une année, semé 7 charges de blé sur son *hacienda* pour n'en récolter finalement que 5⁴⁶⁷.

Les grandes propriétés étudiées jusqu'à présent, diversifiaient toutes depuis le 18^{ème} siècle au moins, leurs revenus. En faire valoir direct, quelques domaines, dont les terres se limitaient à des pâturages de montagne, se spécialisèrent dans l'élevage. L'*hacienda* Matalacas, la deuxième propriété en surface de Piura, en est un exemple.

L'hacienda Matalacas en 1858 et 1859.

En 1858, en raison du décès de Manuel Cortes, l'*hacienda* Matalacas fut placée sous tutelle. L'inventaire de 1858 estimait la propriété et ses capitaux à 37.607 pesos. L'analyse de ses recettes montre la prépondérance de l'élevage, mais aussi, la montée des tenures. La première recette, la vente de gros bétail - bovins, mules, juments et ânes - constituait près de 60 pour cent du montant total perçu au cours des deux années 1858 et 1859. Les ventes de fromage et les baux des tenanciers, pratiquement à égalités, suivaient en deuxième position avec respectivement 19 et 18 pour cent du total des recettes. Enfin, loin derrière, on trouvait les ventes de quelques sacs de blé (4 pour cent seulement des recettes).

Tableau 90 : les recettes de l'*hacienda* Matalacas en 1858 et 1859.

	1858		1859		% de la valeur totale
	Nb.	Valeur en pesos	Nb.	Valeur en pesos	
Affermages		330		350	18
Fromages		311		400	19
Cuirs (de bétail mort)	8	14	5	10	- de 1
Anes	20	132	-	-	4
Mules	-	-	22	660	18
Juments	-	-	20	240	6
Bovins	45	1.105	-	-	30
Blé (sacs)	15	75	15	60	4
Cabalgajes	2	7	?	10	- de 1
Total		1.974		1.730	100

Source : ADP. Manuel Rebolledo, leg. 96, 1860, f. 133.

⁴⁶⁷ ADP. JPI, c. ord., leg. 3, exp. 50, 1828, f. 89vta.

Selon ces comptes, l'élevage aurait donc été l'unique activité de l'*hacienda* Matalacas vers le milieu du 19^{ème} siècle. En avait-il toujours été ainsi ? Les inventaires du domaine que nous avons pu localiser datent du 17^{ème} ou du début du 18^{ème} siècle : en 1722, par exemple, un inventaire sommaire dénombrait uniquement 1.000 bovins, 500 équidés et quelques utensils sur toute l'*hacienda*. Vers 1780, les registres fiscaux montre que le licencié don Thomas de Fuentes, alors propriétaire de Matalacas, ne vendait que des fromages ou du gros bétail sur la place de Piura. Ces maigres renseignements semblent confirmer qu'au cours de l'époque coloniale, l'*hacienda* ne fut jamais autre chose qu'un énorme élevage de bovins et de mules.

Parmi les *haciendas* de la *sierra*, certaines encastrées entre vallées chaudes et pâturages d'altitude divisaient leur exploitation entre élevage et culture de la canne à sucre : la comptabilité de l'*hacienda* Libin et Aranza offre là un cas exemplaire.

L'hacienda Libin et Aranza entre 1781 et 1783.

Don Isidro de Robredo mort en 1780 laissait derrière lui une belle *hacienda* de montagne, divisée en deux parties. L'une se nommait Aranza et l'autre Libin. Situé dans une vallée reculée de la province d'Ayabaca à mi-chemin entre Ayabaca et Huancabamba, étagé entre 1.300 et plus de 2.000 mètres d'altitude, ce domaine était consacré à l'élevage et à la culture de la canne à sucre au 18^{ème} siècle. Sur les hauteurs à Lagunas, San Miguel, Maray pâturaient plus de 700 bovins, 300 juments et une vingtaine d'ânes ; au fond des vallées, le long des *rios* San Pablo et Aranza étaient cultivés une vingtaine de carrés de canne à sucre. Les deux *casas haciendas* se situaient à Libin, le moulin à sucre à Aranza⁴⁶⁸. En 1789, ce domaine était évalué à 17.786 pesos.

Partie intégrante de l'exécution testamentaire de don Isidro de Robredo, ces propriétés furent administrées par le "dépositaire général" don Frontonio Gonzales Carrasco pendant plus de 28 mois, depuis le 18 septembre 1780 jusqu'au 29 janvier 1783. Là encore, la reddition de comptes nous permet aujourd'hui d'examiner les revenus, les dépenses, en somme le fonctionnement quotidien de l'*hacienda*.

Selon don Frontonio, le détail de la comptabilité fut établi à partir des comptes fournis par le régisseur de l'*hacienda* et le fondé de pouvoir chargé de commercialiser les produits de l'exploitation⁴⁶⁹. Comme à l'accoutumée, l'administrateur tutélaire incorporait

⁴⁶⁸ ADP. Corregimineto c. ord., leg. 40, exp. 825, 1783, ff. 3-4vta.

⁴⁶⁹ ADP. Corregimiento c. ord., leg. 40, exp. 825, 1783, f. 6 : "*Cuenta y razon que yo el Depositario Gral Dⁿ Frontonio Gonzales Carrasco y Cruzat doy del tpo que an estado depositadas en mi poder las Aziendas de Sⁿ Juan de Libin y Aranza que quedaron p^r y muerte de dⁿ Ysidro Robredo lo que estas an producido, y lo que en ellas se a gastado segun las quantas que me an dado asi el Mayordomo como la Apoderada que a corrido con la venta de los efectos que an produsido dhas Aziendas...*"

dans la gestion de l'exécution testamentaire tous les frais liés à l'enterrement du défunt propriétaire. Or, notre intérêt étant ici uniquement l'analyse de la comptabilité courante et du bilan de l'exploitation d'une *hacienda*, nous ne tiendrons pas compte de ces dépenses extraordinaires qui ne sont pas liées à son fonctionnement.

Premier constat lorsque nous examinons les revenus de l'*hacienda* : le domaine était exploité en faire valoir direct puisqu'il ne bénéficia d'aucun affermage ou loyer quelconque au cours de la période étudiée. Deuxième constat : les produits de l'élevage et la cassonade fournissaient pratiquement l'ensemble des recettes monétaires avec respectivement 46 et 51 pour cent du total. Les 3 pour cent restant provenaient des ventes de quelques avocats, de *rayados* et de 17 cordes de sisal. Au total, entre septembre 1780 et janvier 1783, la commercialisation de ces produits avait rapporté 1.296 pesos 5 réaux à l'*hacienda*.

Tableau 91 : production des haciendas Libin et Aranza, entre septembre 1780 et janvier 1783

	Quantités	Valeur en pesos	%
Fromages	902	369	28
Mules	28	168	13
Bovins	9	54	4
Cuir	12	15	1
Cassonade		656	51
Avocats		23	2
<i>Rayados</i>		8	- de 1
Cordes de sisal		3,4	- de 1
Total		1296,4	100

Source : ADP. Cor. c. ord. leg. 40, exp. 825, 1783, ff. 6-7vta.

Les dépenses s'élevaient à 1.044 pesos 7 réaux⁴⁷⁰, dont la plus grande partie (70 pour cent) était constituée des coûts de la main d'oeuvre. Le salaire du régisseur - *mayordomo* - atteignait par exemple la somme de 193 pesos pour les 29 mois couverts par les comptes, à raison de 80 pesos par année. Mais, l'*hacienda* déboursait surtout beaucoup pour le tribut des indiens *yanacona* qu'elle employait, coût qui représentait à lui seul 39 pour cent des dépenses. Les frais de fonctionnement étaient relativement réduits puisqu'ils ne composaient que 15 pour cent des débours : 31 pesos 4 réaux furent dépensés pour "rénover" l'outillage, 18 pesos 4 réaux pour construire et pour entretenir un moulin à sucre en bois, après que l'une des masses du moulin en bronze se fut brisée, le rendant inutilisable. Les 15 pour cent restants correspondaient aux divers impôts, comme l'alcabala ou la dîme, et aux intérêts de cens qui grevaient la propriété.

⁴⁷⁰ après avoir retirés les frais de l'enterrement qui s'élevaient à 171 pesos 6 réaux et 8 pesos payés pour l'établissement des comptes.

Tableau 92 : dépenses des haciendas Libin et Aranza entre septembre 1780 et janvier 1783.

Types de dépenses	en pesos	%
Tribut des indiens	416	40
Salaire du régisseur	193	18
Salaires des <i>peones</i>	100,4	10
Rémunération du fondé de pouvoir	35	3
Acheminement de la production	92,3	9
Réfection et entretien de l'outillage	50	5
Achat de sel	8,7	1
Alcabala	50	5
Dîme	40,4	4
Intérêts de cens	58,4	6
Total	1.044,6	100

Source : ADP. Cor. c. ord. leg. 40, exp. 825, 1783, ff. 6-7vta.

Si l'on soustrait les dépenses aux recettes, Aranza et Libin n'auraient rapporté que 252 pesos environ à l'exécution testamentaire, soit légèrement plus de 100 pesos seulement par année : un profit très faible si l'on considère la taille de la propriété et l'importance des capitaux investis sur l'*hacienda* surtout en bétail. Mais, divers facteurs expliquent ce petit revenu monétaire. Ainsi, une bonne partie des échanges s'effectuèrent en nature, particulièrement en têtes de bétail. La variation du stock de bétail doit donc lui aussi être pris en compte dans l'analyse du bilan de l'*hacienda*. Lorsqu'en septembre 1780, don Frontonio prit en main la comptabilité du domaine, celui-ci comptait 725 bovins et 354 équidés. Le 29 janvier 1783, au moment de la reddition des comptes, l'on recensa 904 bovins et 780 équidés.

Le bétail se multipliait alors même qu'il servait régulièrement de monnaie d'échange. Hormis leur salaire en espèces, le régisseur, les *peones* et les *yanacunas* étaient aussi rétribués au moyen de bovins : le régisseur eut ainsi droit à 4 têtes, les journaliers perçurent ensemble 44 têtes, les indiens 11 têtes. Divers particuliers, dont le *corregidor* de Piura s'attribuèrent des mules et des bovins sans que le motif en fut précisé dans les comptes. Malgré ces ponctions, moins de 9 pour cent des bovins et 3 pour cent des équidés firent office de moyen de paiement.

L'important accroissement du bétail sur l'*hacienda* s'explique d'abord par la faiblesse des ventes de bétail sur pied et de celles de cuirs : mais cet attentisme avait-il pour raison la position particulière sous administration tutélaire du fond, ou était-il lié à une conjoncture défavorable qui demandait de reporter l'écoulement du bétail à des jours meilleurs ?

Nous aurions obtenu un résultat plus proche de ce que rapportait réellement ces *haciendas* en écartant d'abord les intérêts des cens grevant la propriété et en considérant que l'administrateur aurait pu maintenir constant l'effectif des troupeaux en vendant plus de têtes. Dans ce cas l'*hacienda* aurait en effet pu écouler 179 bovins et 26 mules de plus, ventes qui auraient rapporté environ 1.200 pesos supplémentaires. Les charges, diminuées

des intérêts de cens, mais augmentées de nouvelles taxes d'*alcabala* à 2,5 pour cent se seraient élevées à environ 1.000 pesos. En gros, entre septembre 1780 et janvier 1783, les revenus de l'*hacienda* auraient alors atteint 1.500 pesos, soit une moyenne annuelle de plus de 640 pesos. Ce qui aurait représenté 3,5 pour cent approximativement de la valeur totale du domaine.

Autre exemple d'une exploitation de montagne qui comme la précédente travaillait la canne à sucre mais dont la majorité des revenus provenait cependant de l'élevage : Culcapampa, *hacienda* de taille moyenne située à une lieue au plus de Aranza et Libin.

La production de l'hacienda Culcapampa, entre 1800 et 1803.

L'*hacienda* Culcapampa appartenait à doña Remigia del Campo Rosillo et son époux don Bartolome Galvez. Plusieurs inventaires de ce domaine furent effectués pour l'exécution testamentaire après leurs décès en 1797 et 1800 respectivement. Celui de l'année 1800, estimait la propriété à 6.091 pesos 5 réaux, dont 4.500 pesos pour les terres⁴⁷¹. Celle-ci ne comptait alors que 10 petits carrés de canne d'une surface totale d'à peine une *quadra* et demi. Son moulin était en bois. Près de 200 vaches et une centaine d'équidés constituaient le troupeau de gros bétail.

Entre le 23 juin 1800 et le 3 janvier 1803, l'exécuteur testamentaire se chargea de l'administration de l'*hacienda*. A la fin de ces deux années et demi, il dressa brièvement la liste de sa production et de la valeur commerciale de celle-ci. Les deux tiers des recettes étaient composés des ventes de bétail et de fromages, un tiers des ventes de cassonades. En moyenne la recette annuelle se serait élevée à 500 pesos environ.

Tableau 93 : la production de l'hacienda Culcapampa entre 1800 et 1803.

Catégories	Montant en pesos	%
Bétail	792	61
Produit de la canne à sucre	419	32
Fromages	87	7
Total	1.298	100

Source : ADP. Intendencia, c. ord., leg. 19, exp. 332, 1800, f. 25.

Ces chiffres ne reflètent pas le revenu de l'*hacienda* puisqu'il n'y a aucune indication du montant des charges. Ils permettent uniquement de constater que l'exploitation était principalement consacrée à l'élevage, accessoirement à la culture de la canne à sucre.

⁴⁷¹ ADP. Intendencia, c. ord., leg. 19, exp. 332, 1800, f. 25.

UN COMPLEXE COTIER D'ÉLEVAGE : LA DIVERSIFICATION DES ACTIVITÉS

Au 17^{ème} siècle, les grandes propriétés foncières rassemblées par les entrepreneurs du savon sur la côte n'avaient qu'un objectif : garantir suffisamment de pâturages au petit bétail, même en temps de sécheresse. Les propriétés de don Geronimo de Sotomayor, par exemple, se limitaient exclusivement à l'élevage des caprins et ovins destinés à sa savonnerie entre 1667 et 1669. La comptabilité de ces années ne relève aucune trace d'autres produits mis en vente ou ayant rapporté des revenus à l'exécution testamentaire. Dans ce cas encore, le 18^{ème} siècle marque un changement qui se résume en deux mots : diversification et affermages.

L'exemple suivant montre ainsi les caractères généraux d'un grand domaine de l'une des principales familles impliquées dans l'industrie du savon depuis le début du 18^{ème} siècle. Nous avons déjà fait usage de ses comptes d'exploitation dans le chapitre précédent afin de déterminer la rentabilité de l'élevage du petit bétail. Dans cette partie, ces chiffres dans leur ensemble nous serviront à calculer le revenu complet d'une exploitation certes centrée sur l'élevage des caprins et ovins, mais qui s'attachait aussi à l'agriculture et ne dédaignait pas affermer ses terres et pâturages.

Les haciendas des Taboadas entre 1790 et 1794.

Don Juan Ubaldo de Taboada avait repris les *haciendas* de son père don Juan Gervacio Rodriguez de Taboada en 1784. Les domaines de la famille s'étendaient alors aux *haciendas* de Pabur, la Matanza, Chapica, trois fonds situés dans la vallée de part et d'autre du rio Piura. Après son décès en 1790, sa soeur doña Josefa Marcelina de Taboada fut chargée de l'administration de l'exécution testamentaire pendant près de 4 années et demi, laissant à disposition des héritiers une comptabilité particulièrement détaillée pour une période allant du 5 décembre 1790 au 8 avril 1795⁴⁷². Les comptes s'interrompaient cependant dès le 16 août 1794, date à laquelle les *haciendas* furent adjudgées à la nièce de doña Marcelina, doña Maria Josefa de Taboada et son époux, don Manuel José de Vascones pour la valeur totale de 40.000 pesos⁴⁷³.

Outre la vente sur pied et en produits de trois troupeaux de petit bétail destinés aux savonneries de Piura et Lambayeque qui rapportèrent au total 7.439 pesos, l'*hacienda* de la Matanza élevait aussi du gros bétail, bovin et chevalin. La majorité de ces bêtes furent vendues à Piura, mais une partie servit à la consommation de la famille de doña Marcelina de Taboada et au règlement de dettes, de cens. Au total, la croissance du troupeau de vaches de l'*hacienda* permit de vendre 286 têtes pour une valeur totale de 2.707 pesos 3 réaux et 12

⁴⁷² ADP. Intendencia, c. ord. leg. 6, exp. 110, 1791, ff. 1-10.

⁴⁷³ En réalité, la valeur de l'adjudication était réduite par un principal à cens de 14.200 pesos, et par les parts qui revenaient aux co-héritiers et qui s'élevaient à 9.381 pesos et 7 réaux. En fin de compte, doña Maria Josefa et son époux ne perçurent que l'équivalent de 16.418 pesos 1 réal des propriétés foncières.

têtes estimées à 120 pesos vinrent garnir le garde manger de la famille. Le bétail chevalin regroupait essentiellement des mules dont le prix à l'unité dépassait parfois 20 pesos et quelques chevaux cédés pour 10 pesos en moyenne. Dans l'ensemble, les ventes d'équidés s'élevèrent à 1.706 pesos. Enfin, le régisseur de *l'hacienda* remit encore 4 cargaisons de porcs à Piura qui rapportèrent 161 pesos, et vendit 250 brebis sur place au prix de 8 réaux par tête.

L'hacienda Chapica était affermée dans son ensemble à don Francisco Arriaga pour 400 pesos par an. *L'hacienda* ayant elle aussi été adjugée à doña Maria Josefa en août 1794, doña Marcelina ne perçut qu'un loyer de 266 pesos 5 réaux pour cette année. Au total, l'affermage de Chapica rapporta ainsi 1.466 pesos 5 réaux à l'exécution testamentaire.

D'abord essentiellement exploitée en faire-valoir direct, *l'hacienda* La Matanza fut finalement, elle aussi, affermée dans son ensemble, pour 600 pesos à l'année, huit mois avant son adjudication, ce qui rapporta 377 pesos 3 réaux à l'exécution testamentaire. Au cours des années 1791, 1792 et 1793, elle avait cependant aussi affermé pour de courtes périodes, les pâturages dans son vaste *despoblado* à des troupeaux de petit bétail. La majorité de ces troupeaux provenaient de Olmos et Lambayeque et ne restaient qu'un ou deux mois pour quelques pesos sur les terres du domaine. Don José Ludeña paya par exemple 8 pesos pour un troupeau qu'il avait mené pendant 20 jours sur les pâturages de *l'hacienda*. Don José Ubillus de Lambayeque acquitta lui 40 pesos pour deux troupeaux restés deux mois et don Pedro Trelles, 110 pesos pour deux troupeaux sur une année. Dans plusieurs cas, le *mayordomo* parvint même à soutirer quelques pesos à certains éleveurs dont il avait "découvert" le bétail dans le *despoblado* du domaine. Les 17 affermages de pâturages recensés par la comptabilité rapportèrent ainsi 526 pesos au domaine. Enfin, entre 1791 et 1793 encore, quelques baux de tenanciers contribuèrent pour 98 pesos, des paiements de *cabalgajes* pour 74 pesos, au revenu de *l'hacienda*.

Tableau 94 : distribution des recettes des propriétés foncières des Taboadas, 1791-1794.

Revenus de <i>l'hacienda</i>	montant en pesos	%
Petit bétail destiné au savonneries	7.439	50
Gros bétail, porcins	4.942	33
Produits agricoles	74	- de 1
Affermage de <i>l'hacienda</i> Chapica	1.467	10
Affermages, baux des tenanciers	1.075	7
Total	14.997	100

Source : ADP. Intendencia c. ord., leg. 6, exp. 110, 1791, ff. 1-10

La plupart des comptabilités le confirment : l'apparition, puis l'augmentation des baux dans la seconde moitié du 18^{ème} siècle montrent que les grands propriétaires fonciers affermaient des parties de plus en plus importantes de leur domaine à des tenanciers. Pour beaucoup d'*haciendas*, les affermages représentaient un revenu non négligeable à partir du

19ème siècle, même s'ils ne dépassaient pas encore les recettes de l'exploitation en faire valoir direct.

Dans l'ensemble, la rentabilité des domaines est pratiquement incalculable à partir des comptabilités : en général, celles-ci donnent l'impression que les exploitations fonctionnaient à perte. Pourtant, les affermages de ces domaines entiers montrent qu'ils apportaient des bénéfices à leurs exploitants. Voyons quelques exemples : l'*hacienda* sucrière Morropón fut affermée pour 2.600 pesos par an en 1705 ; l'*hacienda* Pillo pour 1.500 pesos en 1710 ; l'*hacienda* Pocluz pour 400 pesos en 1729 ; l'*hacienda* Tangarará pour 2.000 pesos en 1789 ; l'*hacienda* Chapica pour 400 pesos en 1802. Le montant annuel des affermages représentait généralement entre 5 et 10 pour cent de la valeur des domaines. De même, les hypothèques qui grevaient les domaines à la fin du 18ème siècle révèlent indirectement que les revenus annuels des exploitations devaient dépasser 1 à 2 pour cent de leur valeur pour être rentables. Le montant des cens à 5 pour cent hypothéquant l'*hacienda* Congoña en 1774 atteignait 7.400 pesos : c'est dire que le domaine devait produire au moins 370 pesos de bénéfices par an pour être rentable. En 1705, l'hypothèque de Jambur dépassait 2.300 pesos : pour payer les intérêts de ce cens à 5 pour cent, l'*hacienda* devait donc rapporter plus de 115 pesos par an.

Dernier fait mis en évidence par les comptabilités : les domaines n'étaient pas repliés sur eux mêmes. Les produits de l'*hacienda* ne circulaient pas uniquement dans l'environnement immédiat de l'exploitation, mais étaient écoulés vers la capitale régionale, les coûts de transport en sont la preuve. Mais était-ce là la seule destination de la production des grands domaines ?

c. Les produits agricoles de la région de Piura à la fin du 18ème siècle

Nous avons vu l'importance que revêtaient les cultures de céréales, de la canne à sucre et l'élevage pour quelques *haciendas*. Mais dans l'ensemble quelle était la part de chacun de ces produits dans la production régionale ? Les tableaux de la production agraire régionale dressé par Lequanda et Helguero sont-ils exacts ?

Un cahier fiscal de l'année 1775, détaille l'*alcabala* payée pour tous les "fruits" comestibles vendus sur la place de Piura⁴⁷⁴. Comme l'indique leur dénomination, ces effets étaient essentiellement des produits alimentaires de consommation courante pour la ville de Piura⁴⁷⁵. Dans ce sens, il ne représentaient pas la production agricole totale de la région de

⁴⁷⁴ AGN. C16, Piura, leg. 1402, cuad. 5, 1775 : "*Cargo de los frutos comestibles que produce el real derecho de alcavala en el presente año de 1775 en la ciudad de Piura*".

⁴⁷⁵ Apparamment, l'*alcabala* sur les produits agricoles de provenance locale fut remplacée par la taxe forfaitaire - l'*alcabala de cabezón* - que nous avons étudiée dans le chapitre 3. En effet, le registre de l'*alcabala*

Piura. A cette liste, il faut donc ajouter les produits "non comestibles" comme les mules, les cuirs, le savon, et ceux exportés par voie terrestre et maritime. La taxe de l'*alcabala* sur les "effets de Castille et de la Terre," permet de saisir la première catégorie de ces marchandises. Et même si le premier registre de ce type date seulement de 1780⁴⁷⁶, la juxtaposition de ces deux types de sources fiscales donne une image assez fidèle de la production agricole vendue, à Piura même, dans la seconde moitié du 18^{ème} siècle.

Enfin, la série de l'*almojarifazgo* pour la période 1700-1770 et un examen des cahiers d'acquets à caution pour la fin du 18^{ème} siècle devraient permettre de saisir le volume des exportations de l'agriculture régionale.

FARINE, BETAÏL ET CASSONADE VENDUS SUR LE MARCHÉ DE PIURA VERS 1780.

L'analyse des cahiers de l'*alcabala* montre que les conclusions de Joseph Ignacio Lequanda dans sa *Descripción Geográfica del partido de Piura* de 1793 ne semblait guère refléter la réalité. En effet, les ventes de farine qu'il qualifiait d'insignifiantes en 1793, sont importantes en 1775. Avec plus de deux mille sacs échangés sur la place de Piura, pour une valeur fiscale⁴⁷⁷ totale de 6.228 pesos, la farine est en valeur la première marchandise taxé par le fisc. En deuxième position, on trouve les ventes de bovins, près de 400 têtes, pour une valeur totale de 2.458 pesos. Les ventes de viandes sont elles aussi importantes en valeur puisqu'elles représentent globalement 15 pour cent environ du montant total de l'*alcabala* des produits "consommables". La cassonade venait en quatrième position, avec 10 pour cent du total seulement. Enfin, dernier produit d'une certaine valeur, on comptait 310 porcs cédés pour 792 pesos soit 5,2 pour cent des transactions. Le reste des échanges dépassait à peine 10 pour cent du montant total des ventes.

des "*frutos comestibles*" de 1782, ne relevait plus que les produits d'autres régions **introduits** dans la province de Piura. Le nombre d'entrées de ce registre était bien inférieur à celui de 1775, et on n'y comptait pratiquement que des commerçants et non plus des grands propriétaires fonciers.

⁴⁷⁶ AGN. C16. Piura. ??? : "*Manual de cargos y Abaluos de los efectos de Castilla y de la Tierra que se han introducido en esta ciudad y corre desde 1^o de Enero de 1780 hasta 31 de Diz^{re} del mismo, y esta a cargo del Adm^r Dⁿ Miguel de Carrion y Merodio, y Contador Ynterventor Dⁿ Miguel de Echeandia.*

⁴⁷⁷ L'*alcabala* de 4 pour cent était établie sur la base d'un prix fixe du sac de farine de 3 pesos : elle s'élevait ainsi à 1 réal.

Tableau 95 : principaux produits "comestibles" échangés sur la place de Piura en 1775.

Produit	Volume	Valeur en pesos	%*
Farine (nb. de sacs)	2.009	6.228	40,9
Bovins (nb.)	399	2.458	16,1
Viande de petit bétail	-	1.800	11,8
Cassonade	-	1.577	10,4
Porcs (nb.)	310	792	5,2
Viande boucanée	-	477	3,1
<i>Suelas</i> (nb.)	88	181	1,2
Fromages (nb.)	816	159	1,0
Graisses (quintaux)	22	131	0,9
Total		13.803	90,7

* Pourcentage du montant total des transactions enregistrées par l'*alcabala* des produits comestibles

Une dizaine de personnages concentraient environ un quart des ventes. Parmi les six premiers, on note sans surprise les plus importants hacendados de Piura. La première vendeuse - doña Juana Rodriguez Sorilla - n'était toutefois pas elle-même propriétaire d'un domaine, mais probablement la représentante de doña Micaela de Saavedra, veuve de don Manuel Gomez Sorilla, propriétaire des *haciendas* de Saconday, Jambur et Pichandul. Devant don Ygnacio de León, maître de l'autre *hacienda* sucrière - Yapatera -, elle fournissait pratiquement le quart des cassonades consommées dans la capitale régionale. Les Del Castillo et don Juan Rodriguez de Taboada quant à eux, étaient principalement des éleveurs de petit bétail sur leurs propriétés des vallées du Piura et du Chira (Tambogrande, Somate, La Matanza, Pabur etc...). Enfin, Don Juan Josef Carrasco était le principal pourvoyeur de farine qu'il produisait sur son *hacienda* de Congoña.

Tableau 96 : les principaux vendeurs de produits "comestibles" à Piura en 1775.

Nom	Principaux produits	Montant des ventes en pesos	%*
doña Juana Rodriguez Sorilla	cassonade, graisse, bétail	531	3,5
don Juan Rodriguez de Taboada	bétail, viande	475	3,1
don Juan Josef Carrasco	farine, cassonade, graisse	447	2,9
don Sylvestre del Castillo	bétail, viande	430	2,8
don Miguel Serafin del Castillo	viande de petit bétail	400	2,6
don Ygnacio de Leon	cassonade	398	2,6
Juana Chirricles	bétail	380	2,5
curé de Huarmaca	farine	347	2,3
don Francisco Garces	viande, farine	291	1,9
Total		3.699	24,3

* Pourcentage du montant total des transactions enregistrées par l'*alcabala*.

Les produits régionaux, non consommables, vendus sur le marché de Piura étaient dominés par les troupeaux de petit bétail de deux ou trois grands éleveurs. La vente de ces troupeaux de 800 ou 900 têtes constituait ainsi 65 pour cent en valeur de l'ensemble des "effets de la terre" de Piura. Les ventes des autres effets - articles d'exportation - à Piura étaient beaucoup moins importantes : le savon, avec 166 quintaux, venait en deuxième position ; mules et cuirs, avec 66 têtes et 86 douzaines respectivement, en troisième et quatrième position.

Tableau 97 : "effets de la terre" vendus à Piura en 1780.

Produits échangés	Volume	Montant en pesos	%*
Petit bétail (nb. de têtes)	4.800	4.800	65
Savon (quintaux)	166	1.360	18
Mules (nb. de têtes)	66	660	9
Cuirs (douzaines)	86	582	8

* Pourcentage du montant total en pesos des "effets de la terre" de Piura.

Don Vicente Maria Fernandez de Otero, propriétaire de l'*hacienda* Chipillico fut l'un des plus importants vendeurs de petit bétail : en 1780, il vendit ainsi deux troupeaux de caprins composés au total de 1.600 têtes. Don Silvestre del Castillo, *hacendado* de Somate, Tambogrande et d'autres terres, propriétaire d'une savonnerie, écoula lui la plus importante quantité de savon : 100 quintaux pour 800 pesos, alors que doña Ynes de Vilela, elle aussi propriétaire d'une savonnerie, vendait le plus grand nombre de cuirs, soit 32 douzaines pour 272 pesos.

Un autre type de source nous permet de déterminer les principaux éleveurs de bovins approvisionnant les abattoirs de la ville : le registre de la *Ciza*, taxe frappant l'abattage de ce bétail, égrène ainsi au cours des mois toutes les têtes vendues à cet effet⁴⁷⁸. En moyenne, 40 têtes furent abattues par mois, au total 471 au cours de l'année 1782. Là encore, les principaux pourvoyeurs étaient les grands *hacendados* : don Sylvestre de Castillo, l'un des principaux éleveurs de petit bétail, est aussi le premier fournisseur de bovins. Don José Anselmo Pedemonte était alors propriétaire des *haciendas* de Coloncolon et Culucan, et sur le point de racheter l'*hacienda* Pillo des héritiers de don Diego Farfán de los Godos.

⁴⁷⁸ AGN. C16. Piura. leg.??, cuad. ??, 1782 : "*Manual donde se cuentan las partidas que van entrando a esta Real Aduana pertenecientes a el Real Derecho de Ciza en el presente año, desde primero de Enero hasta 31, de Diciembre 1782.*"

Tableau 98 : principaux pourvoyeurs des abattoirs de la ville de Piura en 1782.

Nom	Nb. de ventes	Nb. de bovins	%
don Silvestre del Castillo	10	50	11
don Manuel de Leon	6	34	7
don Ygnacio Henriques	4	24	5
don Anselmo Pedemonte	3	24	5
doña Josefa Farfan	5	23	5
Teodoro Zapata	6	19	4
doña Ana Baldivieso	4	18	4
don Josef Merino	3	16	3
Juan Niño	2	16	3
Maria Atocha	5	15	3

LES EXPORTATIONS

Dans le chapitre 4, nous avons déjà examiné les exportations de savon et de cuirs par le port de Paita entre 1730 et 1770. Voyons maintenant ce qu'il en est de la farine et du sucre. Quelles sont les quantités exportées, quelle est l'évolution de ces exportations au cours du 18ème siècle ?

Selon les cahiers de l'*almojarifazgo*⁴⁷⁹, la farine était embarquée à Paita en sacs d'une fanègue et le sucre en pains d'une arrobe. Pour l'ensemble du 18ème siècle, la quasi totalité de ces produits partait à destination de Guayaquil ou Panama. Pour les trois premières années (pour lesquelles nous avons des informations) - 1708, 1710 et 1719 -, nous ne relevons pratiquement aucune exportation de farine ou de pains de sucre. Toutefois, la documentation pour ces années est incomplète, et ce n'est ensuite qu'à partir de la décennie de 1730 que les sources se font moins rares. Entre 1731 et 1740, les navires embarquèrent ainsi chaque année en moyenne 471 pains de sucre et 618 sacs de farines. Malgré des fluctuations annuelles, les exportations de sucre furent relativement stables au cours de cette période. Au contraire le nombre de sacs de farine embarqués s'effondra d'abord au début des années 1730, puis augmenta progressivement pour dépasser plus de 1.600 sacs en 1740.

Entre 1741 et 1763, les données sont de nouveau fragmentaires, mais semblent indiquer une stagnation des exportations de farine, et une baisse des exportations de sucre. Entre 1764-1773 par contre, les exportations avaient nettement augmenté. En moyenne, 1.983 pains de sucre et 1.337 sacs de farine furent embarqués chaque année au cours de cette période. Les cargaisons de sucre étaient en hausse constante - 1.136 pains en 1764, plus de 3.000 pains en 1773 -, alors que celles de farine se maintenaient à un niveau stable

⁴⁷⁹ Cf. J. Schlüpmann, Commerce et navigation dans l'Amérique Espagnole coloniale : le port de Paita et le Pacifique au XVIIIème siècle, dans **Bull. Inst. fr. études andines**, 1993, 22 (2) : ???

autour de 1.300 sacs avec une pointe de plus de 2.000 sacs en 1767. Depuis la décennie de 1730, les exportations de sucre avaient donc quadruplé et celle de farine plus que doublé.

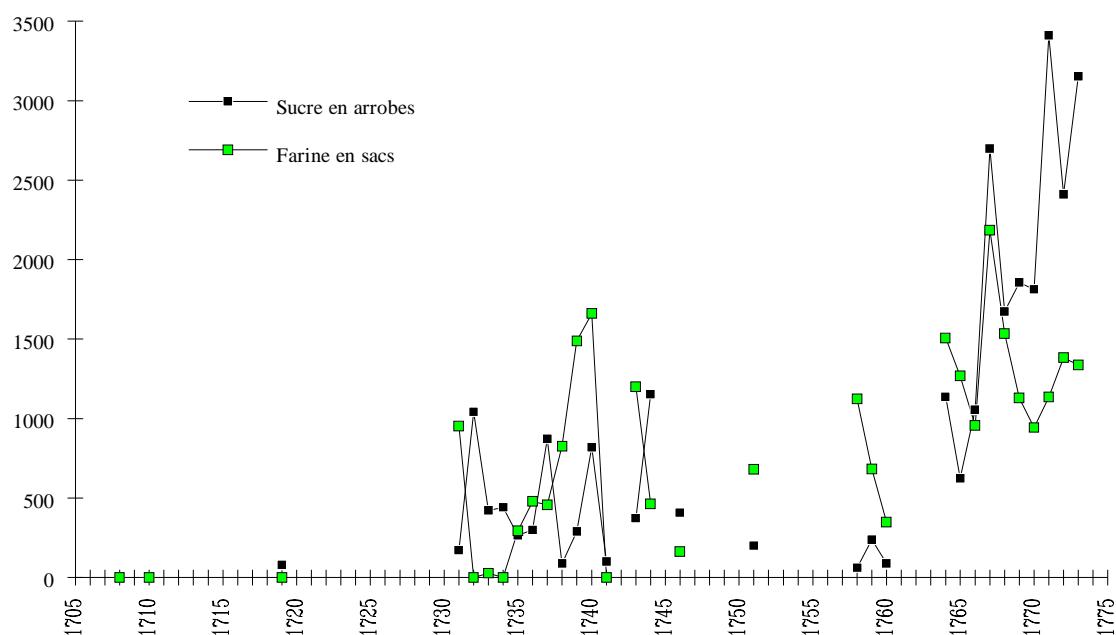


Figure 13 : exportations de sucre et de farine par le port de Paita, 1708-1773.

Ces chiffres prouvent une tendance générale à l'augmentation des exportations des principaux produits de l'agriculture régionale au 18^{ème} siècle. Pratiquement nulles au cours des premières décennies du 18^{ème} siècle, les exportations de farine et de sucre décollent entre 1720 et 1730, se stabilisent entre 1730 et 1745, régressent entre 1745 et 1760, puis reprennent de plus belle à partir de 1760. Vers 1770, la région exporte par voie maritime autour de 3.000 arrobes de sucre et 1.300 fanègues de farine par an. Au cours de la décennie 1730, farine et sucre ensemble représentaient en valeur environ 8 pour cent du total des exportations. Quarante années plus tard, ce chiffre s'élevait à près de 30 pour cent. A l'inverse, nous avons vu que la part en valeur des exportations de produits d'élevage - cuirs et savon - passait de près de 11 pour cent en moyenne dans la décennie de 1730 à environ 8 pour cent entre 1764 et 1773. La série de *l'almojarifazgo* montre que les produits de l'agriculture prenaient le pas sur les produits de l'élevage au milieu du 18^{ème} siècle seulement.

Avant la fin du 18^{ème} siècle, aucune source fiscale ne nous permet malheureusement d'évaluer les quantités de farine et de sucre exportées vers l'audience de Quito ou vers Lima, par la voie terrestre. Les cahiers des acquits à caution émis par l'administration de Piura sont là encore les premières sources qui nous permettent d'aborder le commerce interrégional. En 1788, par exemple, la circonscription douanière de Piura n'enregistra des cargaisons de sucre ou de farine qu'à destination du port de Paita. Les

quelque 100 sacs de farine et 340 arrobes de sucre acheminés vers Paita au cours de cette année allaient pratiquement tous être embarqués pour le Panama. En 1796, seuls 40 pains de sucre (90 arrobes) à destination de Paita furent enregistrés par la douane de Piura, et aucune trace d'exportation de farine. En 1812, aucun acquit-à-caution ne comprenait de la farine ou du sucre. Toutefois les cargaisons de farine et de sucre enregistrées par la circonscription douanière à Piura ne constituaient pas nécessairement toutes celles embarquées à Paita, puisque la circonscription de Paita était elle aussi à même d'en produire. Considérons donc ces acquits-à-caution plus comme des indicateurs de tendances que des sources à même de nous informer sur le volume de la production régionale exportée.

Malgré ces limites, on constate donc qu'à la fin du 18^{ème} siècle et probablement tout au long de la période coloniale, les exportations de sucre ou de farine s'effectuaient exclusivement par le port de Paita et principalement à destination du Panama. On s'aperçoit aussi que ces exportations diminuèrent rapidement et cessèrent même au début du 19^{ème} siècle.

La diminution des exportations régionales serait-elle redevable à une désorganisation des circuits commerciaux à la fin de la période coloniale - ce qui aurait affecté les activités des *haciendas* exportatrices alors privées de débouchés? Ou cette baisse est-elle uniquement due à des facteurs internes à la région ? Pour l'affirmer, il faudrait étudier en détail l'évolution du commerce sur la façade pacifique de l'Amérique latine, ce qui va au delà de cette étude. Cependant, le cas du savon nous a montré que bien qu'un débouché existât toujours au début du 19^{ème} siècle pour les élevages de petit bétail, les *hacendados* abandonnèrent l'exploitation en faire valoir direct des domaines de la côte pour en affermer la plus grande partie à des tenanciers. Ce n'est donc pas l'absence de marché qui aurait été le principal moteur de cette mutation vers l'exploitation indirecte des domaines.